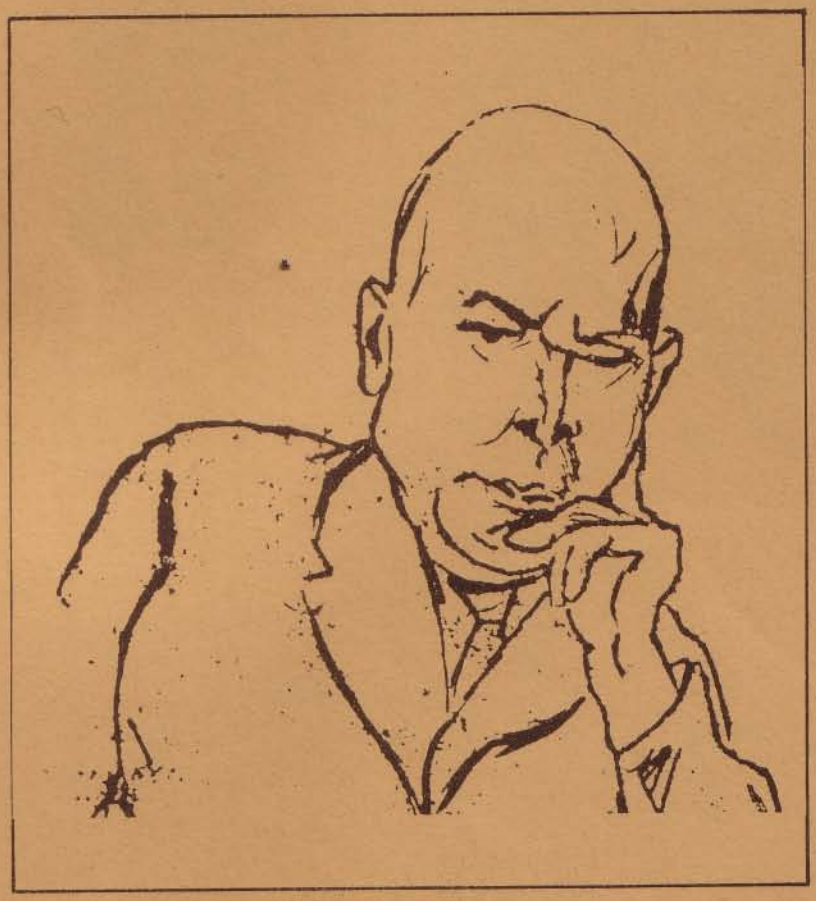
ORIENTATIONS

REVUE CULTURELLE PLURIDISCIPLINAIRE N° 1 JANVIER 1982



L'idée d'Etat dans les grands Pays-Bas
par Frans de HOON.
Conceptions organiques et conceptions systématiques de l'Histoire
par William HOSKINS.
DOSSIER SPENGLER
par Robert STEUCKERS,
Gerd-Klaus KALTENBRUNNER,
Wilhelm DUDEN,
Lothar PENZ,
Armin MOHLER.
Recension: Alexandre ZINOVIEV,
Le communisme comme réalité,
par Robert STEUCKERS.

L'IDEE D'ETAT DANS LES GRANDS PAYS-BAS

Dans l'introduction à l'ouvrage de l'historien flamand H.J.ELIAS, Geschiedenis van de Vlaamse Gedachte, 1780-1914, on peut lire: "La conscience nationale comme conscience communautaire est aussi ancienne que l'histoire elle-même (...) Une conscience nationale, expression de la cohésion d'un peuple ou d'un Etat est aussi très ancienne dans nos régions. Mais, au XVIIIème siècle, et plus particulièrement lors de la Révolution Française, cette conscience trouve, en Europe occidentale, un autre contenu et une autre signification: elle devient un facteur de puissance et de volonté, elle devient nationalisme. Cette conscience prend la forme d'une force tendant à un "modelage" public; son action est formatrice ou destructrice de l'Etat. Elle devient une force active, motrice dans les relations politiques. Les historiens les plus autorisés du nationalisme s'entendent à déclarer que ce phénomène apparaît dans la seconde moitié du XVIIIème siècle et que la Révolution Française est la force la plus agissante dans ce domaine. Le nationalisme est un phénomène du XIXème siècle.

Ce nationalisme est né d'une mentalité généralement répandue en Europe occidentale, mais son origine a deux sources: la Révolution Française et le Romantisme allemand. Toute schématisation de l'Histoire est une déformation de la réalité. Mais ceci n'empêche pas que l'on puisse parler en grandes lignes d'une double conception de la nation, en plusieurs points contradictoire, qui marque de son sceau le développement du conflit des nationalités et, en même temps, engendre une confusion, qui en est aussi le résultat: il y a une conception française et une conception allemande de la nation (...).
La conception française d'une part, et l'allemande, d'autre part, se sont développées à partir de la tradition et des vicissitudes historiques de ces peuples. La France est une création de ces rois; depuis longtemps avant la Révolution Française, le concept de nation française est lié au concept de l'Etat français. L'Allemagne est le pays du morcellement politique. Le souvenir du Saint Empire Romain de la Nation Germanique est toujours vivace à la fin du XVIIIème siècle dans la tradition populaire, mais, depuis longtemps, en politique, cette conception n'est plus une force créatrice. En revanche, malgré le morcellement politique, l'idée de l'unité du peuple allemand est toujours présente (...).
La conception française de la nation repose sur l'unité politique. En Allemagne, elle s'appuie sur l'unité du peuple qui s'exprime essentiellement dans la langue. La doctrine française considère comme fondement de la nation l'expression d'une volonté, un contrat social. Quiconque fait partie de l'Etat-nation français est supposé avoir adhéré volontairement à cette alliance. (...).
La théorie française repose principalement sur des concepts politico-philosophiques. En Allemagne se fait jour une autre conception de la nation, reposant sur les données de la nature et de la tradition historique. Au même moment où chaque petit Etat allemand continue à exiger de ses sujets la loyauté et le patriotisme, se développe, dans la seconde moitié du XIXème siècle, la conscience -très vigoureuse- de l'unité du peuple allemand et naît un élan vers la généralité allemande. La renaissance spirituelle de l'Allemagne, à cette époque, est placée sous le signe de l'"humain" en général -ou de l'"humanitaire" tout comme en France- mais ce cosmopolitisme s'édifie sur la base de la fierté nationale: le peuple allemand est le représentant par excellence de l'esprit humain parce qu'il n'est pas tenu à une "limite" politique.

Le fondateur de cette doctrine est Johann Gottfried HERDER (1744-1803). Pour lui, chaque peuple vit au sein d'une diversité voulue par Dieu. Chaque peuple a sa valeur propre, sa tâche et sa mission. Chaque peuple doit dès lors conserver son caractère spécifique, exempt de toute contamination (...). L'élément le plus particulier d'un peuple est la langue: elle est plus qu'un signe, elle est l'expression de l'âme du peuple. Ce n'est que dans sa propre langue et à travers elle qu'un peuple peut prendre conscience de sa propre existence et de sa mission.

La nation (c'est-à-dire, chez HERDER, le peuple) est donc une entité organique vivant sa vie propre et possédant sa propre impulsion de vie qui s'exprime dans la langue. (...). A l'existence de cette nation, HERDER ne rattache aucune autonomie politique; l'Etat et la nation sont des entités distinctes qui ne se recouvrent pas et qui ne doivent pas nécessairement coïncider avec leurs frontières."

Cette longue citation d'ELIAS nous semble une introduction assez complète à la problématique que nous envisageons d'aborder. Nous croyons que cette problématique peut être abordée puis résolue de manière différente selon les intentions. H.J.ELIAS, dans son oeuvre, veut décrire comment, dans le cadre de l'Etat belge, est née une conception nationale flamande et nationale-populaire de l'Etat dans laquelle une idée de l'Etat qui serait supra-nationale ne jouerait aucun rôle. Mais il serait tout aussi légitime de soulever la problématique en mettant l'accent sur un aspect négligé de la pensée allemande pour le considérer comme un moteur potentiel de l'intégration européenne. Dans cette optique, la pensée allemande surpasse le concept de nation pour déboucher dans une idée allemande, comparable à l'idée grecque ou romaine. Le concept de nation est alors relativisé et le nationalisme devient l'objet d'une mise en question. Pourtant la notion d'Etat, telle qu'on pourrtait la percevoir dans l'idée allemande, est incluse dans le texte d'ELIAS où il écrit que la renaissance spirituelle en Allemagne était placée sous le signe de l'"humain" en général et que le cosmopolitisme était édifié sur la fierté nationale: le peuple allemand est le porteur par excellence de l'esprit humain parce qu'il n'est lié à aucune "limite" politique. Il convient également de remarquer qu'ELIAS, lui aussi, arrive à la constatation que, pour HERDER, les concepts d'Etat et de nation

ne sont pas forcément des termes adéquats. Vu que HERDER est considéré comme le fondateur de l'idée nationale en Allemagne, cette constatation n'est pas sans importance.

CONSCIENCE NATIONALE ET NATIONALISME

H.J.ELIAS écrit: "La conscience nationale, en tant que conscience communautaire est aussi ancienne que l'histoire, mais le nationalisme est un phénomène du XIXème siècle."
Quelle est l'origine de ces concepts et dans quelle mesure diffèrent-ils l'un de l'autre ? L'homme est, par contrainte ou non, un être communautaire. Il est évident que selon sa nature et l'entourage où il est né, il fréquentera plus volontiers les communautés qui lui conviennent le mieux et auxquelles il se sent le plus lié. Celles-ci sont ou peuvent être: la famille, sa communauté de travail, son village ou sa cité, sa patrie charnelle, sa région, la communauté de langue, son paysage communautaire, c'est-à-dire le cadre géographique ou géopolitique, etc...Cette énumération n'est pas exhaustive et rend évident le fait que, dans la plupart des cas, sinon dans tous les cas, l'homme fait partie de plusieurs communautés à la fois.

Le sentiment national ou la conscience nationale se fait jour là où, dans un espace relativement étendu, existent un ou plusieurs facteurs aboutissant à la formation d'une communauté. On parle alors de "peuple" ou de nation. Pour HERDER, le facteur dominant est la langue. Mais, répétons-le, son avis était que la nation déterminée par la communauté linguistique ne coïncidait pas ou, tout au moins, ne devait pas nécessairement coïncider avec l'Etat. La tendance française et jacobine, au contraire, considère que l'Etat historique, de toute façon, détermine la nation au sein de ses frontières établies.

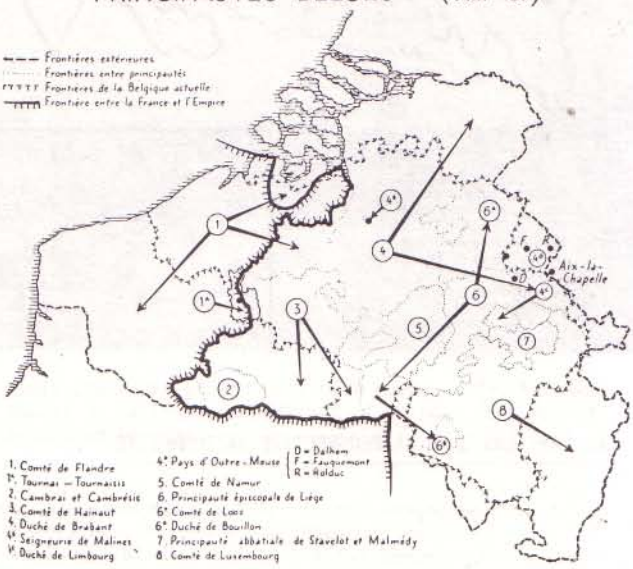
Les Etats Européens, tels qu'ils sont nés au XVIIIème siècle et tel qu'ils sont demeurés jusqu'aujourd'hui (certains ont même disparu), présentent toutes les caractéristiques, ou bien de la conception française ou bien de la conception allemande de la nation. Mais le principe français (jacobin) a eu incontestablement la prédominance jusqu'ici. De ce fait, les concepts "Etat" et "Nation" se trouvent assimilés. De là, est né le nationalisme: un phénomène essentiellement jacobin, même dans les Etats et dans l'esprit de ceux qui se réclament du peuple; ainsi, par exemple, est née la tendance de placer dans un seul Etat tous ceux qui parlent une même langue, contrairement au principe original de HERDER. A l'inverse, existe la tendance d'Etats plurilingues à faire de la langue dominante la langue exclusive, par la répression des minorités linguistiques. Désigner la première tendance comme "nationalisme populaire" (ce qui est un pléonasme) et l'autre comme "nationalisme" n'y change rien. Chaque nationalisme, au bout du compte, est nationalisme d'Etat.

LE MOUVEMENT FLAMAND ET LE NATIONALISME FLAMAND

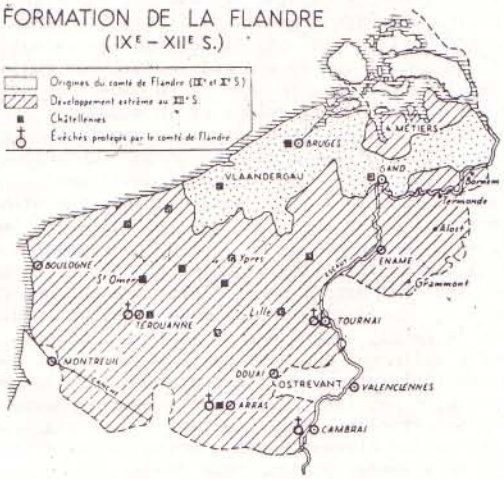
Un exemple typique de la problématique qui nous préoccupe est l'histoire du mouvement flamand.
A ses débuts, ce mouvement visait le maintien de la langue populaire et était dépourvu d'intentions nationalistes. Il est devenu, à l'heure actuelle, essentiellement un mouvement nationaliste d'Etat.
Une partie de l'entité linguistique "populaire" des Pays-Bas est de la sorte promue au rang de peuple spécifiquement "flamand", dont les frontières sont déterminées par celles d'une Belgique par ailleurs tant haïe.

Dans cet article, nous ne souhaitons nullement nier que la Belgique unitariste et jacobine, au cours de ses cent cinquante années d'histoire, a fourni suffisamment de raisons d'être au nationalisme flamand. Mais, malgré cela, le nationalisme flamand rompt avec la vision première de HERDER en ce qui regarde la nation et l'Etat et prend à son tour la forme du nationalisme d'Etat jacobin avec toutes les caractéristiques qui se rattachent à ce concept de la nation. A l'instar de la nation française, qui puise son devenir en tant que nation dans l'histoire mais limite consciemment cette histoire à son territoire central, en délaissant la riche diversité des autres pays "français", le nationalisme flamand limite son histoire à celle de l'ancien comté de Flandre. La partie prend la place du tout, négligeant ainsi le caractère propre, l'histoire et l'apport d'autres contrées, comme le Brabant ou le Limbourg qui, en tant que comté de Looz (aujourd'hui Borgloon), a fait longtemps partie de la principauté de Liège. Face aux provinces romanes liées par le même sort, on élève un mur; au nord, les Flamands sont séparés des Flamands, les Brabançons des Brabançons et les Limbourgeois des Limbourgeois. La controverse au sujet de la "réforme" de l'Etat démontre le degré atteint par ce processus. Même l'expression "communauté néerlandaise", au sein de l'espace belge, doit être remplacée par cette notion limitative qui se minorise elle-même: "communauté flamande".

PRINCIPAUTÉS BELGES (XIIIe S.)

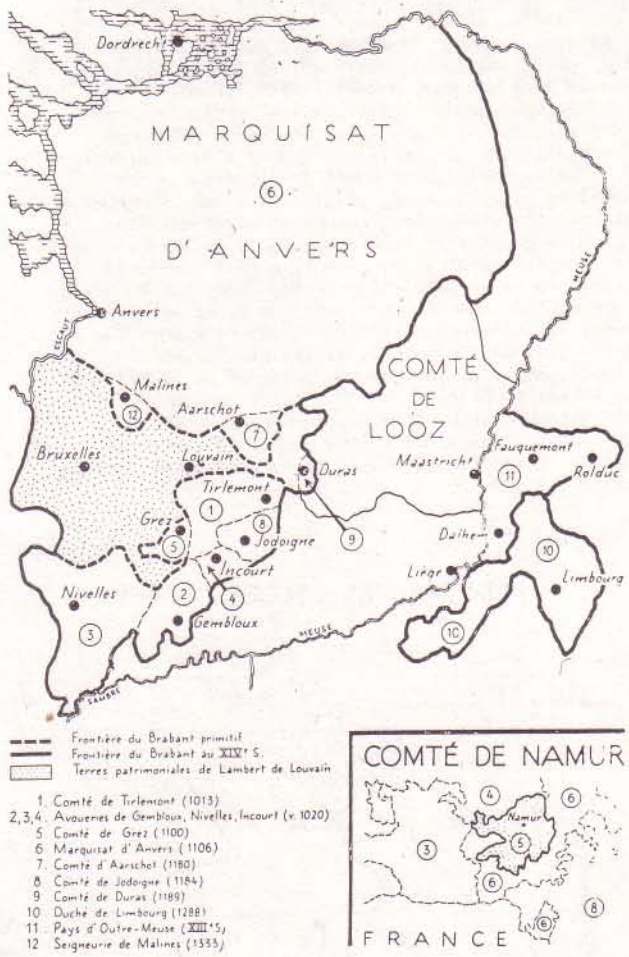


FORMATION DE LA FLANDRE
(IXe – XIIe S.)



Le territoire des Pays-Bas méridionaux était partagé entre la France et l'Empire; quatorze unités se juxtaposaient sur le territoire actuel de la Belgique, des départements français du Nord et du Pas-de-Calais et de la province néerlandaise du Brabant Septentrional. Le Comté de Flandre s'est progressivement étendu vers le sud à partir du milieu du IXème siècle. En 888, le comte Baudouin II fit de ses pagi une entité juridiquement reconnue. Les deux cartes ci-dessus sont tirées de l'excellente Histoire de Belgique des professeurs L.Génicot, J.Ruwet et J.Lefèvre (Casterman, 1961). Cet ouvrage était destiné aux élèves de rhétorique. Il est, depuis peu, supprimé des programmes.

FORMATION DU BRABANT (XIe - XIVe S



LES PAYS-BAS VERS 1550

Ci-contre, à gauche, l'extansion du Brabant à partir du patrimoine de Lambert de Louvain. Après l'oeuvre d'unification des ducs de Bourgogne, au XVème siècle, les Pays-Bas sont devenus un ensemble politique cohérent et respectueux des diversités internes. L'intolérance catholique et espagnole allait réduire à néant cette puissance qui aurait pu avoir un grand avenir.

LES PAYS-BAS DANS LA PERSPECTIVE NATIONALISTE

Ce nationalisme outrepasse les aspects importants de l'histoire des Pays d'Embas. Il limite l'horizon, même le propre horizon flamand. Il néglige la conception politique spécifique de nos régions qui fut toujours l'idée d'Empire. Dans le sens où le mouvement descendant est notre particularisme et le mouvement ascendant, notre universalisme. Ainsi, on peut démontrer que ce particularisme n'est pas un particularisme exclusif. Les faits objectifs qui constituent l'histoire suscitent sans cesse des interprétations subjectives. Ce ne sont pas tant les faits qui importent, mais leur contenu, en tant qu'enseignement éventuel et que possibilités offertes au présent et au futur. Sous cet aspect seul, l'histoire est une chose vivante qui contient à chaque moment les trois dimensions: le passé, le présent et le futur. Ce qui signifie nullement que nous devions donner aux événements de l'histoire une interprétation volontairement erronée pour les insérer dans un schéma de pensée que nous pro-jetterions. Mais, au contraire, cela signifie que, selon les circonstances d'ordre social et politique où nous sommes placés, nous devons situer certains aspects de l'événement historique sous un jour tel que nous puissions en tirer l'enseignement nécessaire pour notre situation présente et future.

Lorsqu'il décrit l'histoire des Pays-Bas, dans son travail bien connu, Geschiedenis van de Nederlandse Stam (Histoire de l'ethnie néerlandaise), Pieter GEYL tente de démontrer que, au cours des siècles, s'est formée une conscience nationale spécifiquement néerlandaise, basée sur la langue. Henri PIRENNE s'évertue à puiser, dans l'histoire, une conscience nationale belge. Mais il fait naître son concept de nation à l'intersection de deux cultures différentes: la romane et la germanique. Le point de départ en est la Lotharingie, cet "Etat du milieu", issu du partage de l'Etat carolingien et parcouru par la frontière linguistique de l'époque.

Les constructions historiques de PIRENNE et de GEYL n'ont pas échappé à la critique. Il est évident que les deux conceptions, bien que parties d'une notion différente de la nation, sont étroitement liées à ce que, dans l'Europe de l'époque, on pensait à propos de la nation. En ce qui concerne la théorie de GEYL, on peut, à juste titre se demander comment il peut déjà conclure à une conception de la nation néerlandaise, basée sur la langue, bien avant qu'il ne fut question de langue néerlandaise. L'ensemble des dialectes frisons, saxons et francs qui furent parlés à la période franque et au début du Moyen-Age dans nos régions, débordait largement la frontière orientale actuelle et se rattache tant au néerlandais qu'à l'allemand actuels. Maintenant encore, dans cette région frontalière, les dialectes bas-allemands forment corps entre eux. Quant aux Pays-Bas du Sud même après la révolution de 1830, leurs dialectes flamands étaient globalement dénommés nederduitsch, bas-allemands.

La pensée historique de GEYL est influencée par l'idée nationale (pour ne pas dire nationaliste) d'Etat. Cela apparaît lorsqu'il se plait à constater que la perte de l'Artois flamand du sud (1191) marque des points pour l'avenir thiois de la Flandre, car il signifie la perte d'autant de territoire wallon.

Ce n'est pas le peuple néerlandais qui joue un rôle pour GEYL ni ce complexe historico-politique et éco-

nomique des Bas Pays, mais le néérlandais en tant que langue. D'un point de vue historiquement objectif, n'est-il pas vrai que la langue néérlandaise s'est developpée en langue parlée et écrite après la scission définitive des Provinces du Nord en 1648, au traité de Munster. Ce traité divisa un Etat auparavant plus vaste. Ce ne fut pas la langue qui créa la nation, mais plutôt l'Etat qui créa la langue.

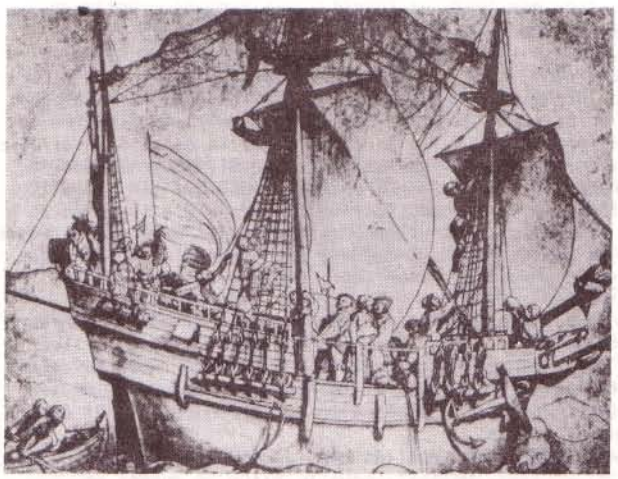
La vision de PIRENNE aurait pu porter des fruits si elle n'avait été pénétrée voire placée sous le signe de l'idée française de nation, issue principalement de la Révolution Française. Jusqu'au XVIIème siècle, on a pu parler d'interaction entre la culture germanique et la culture romane sur le territoire des Pays-Bas. La langue savante, unificatrice, était le Latin, mais les villes (la culture européenne était alors essentiellement une culture urbaine) avaient déjà acquis des libertés très étendues et parmi elles, le droit d'employer la langue du peuple dans les affaires de la cité et de l'Etat. GEYL reconnait, lui aussi, que la littérature flamande doit beaucoup à la littérature française du Moyen-Age et en a épousé certaines formes. Mais, en 1830, la pensée dominante (jacobine) de la nation a pour conséquence que l'Etat belge, dès sa naissance, tend à se former en Etat exclusivement francophone (et non wallon !!). Il n'est plus question d'interaction, mais de répression de la part d'une caste bourgeoise d'expression française qui s'estime supérieure. Cette tare, la Belgique la traîne depuis lors. L'honnêteté historique nous oblige à dire que Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, avait, entre 1816 et 1830, procédé au même genre d'essai en imposant le néérlandais comme unique langue d'Etat. L'espace belge n'a donc jamais été une véritable nation, encore moins une "patrie" et certainement pas pour les néerlandophones.

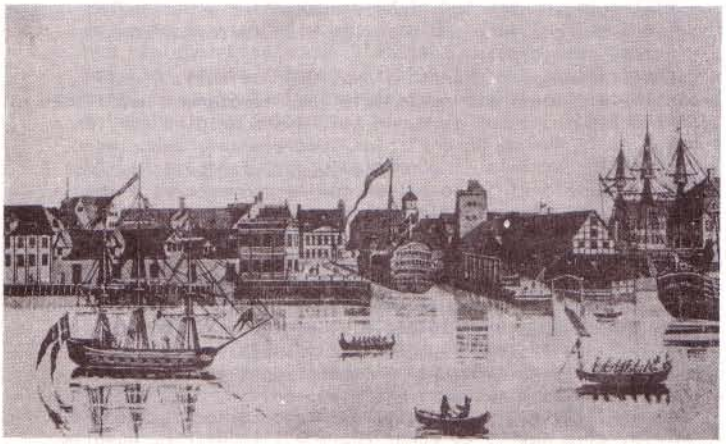
LES FRONTIÈRES DES PAYS-BAS

Si on nous demandait de déterminer les frontières des Bas Pays, nous ne pourrions ni ne souhaiterions le faire. Toute délimitation est restrictive et exclusive. Bien plus qu'une construction politique idéale, les Bas Pays sont pour nous une idée, tout comme l'idée d'Etat. Cette idée peut porter des fruits, par notre actuel désir de rectifier notre jugement sur l'Europe et le devenir européen. En tout cas, nous ne désirons nullement réduire le territoire des Pays-Bas aux frontières délimitées aujourd'hui par les trois pays du Benelux. Les Bas Pays occupent tout un territoire s'étendant vers le Nord et l'Est, loin dans les pays rhénans et la Westphalie.

Ce furent ces mêmes peuples frisons, saxons et francs qui, venus de l'Est, occupèrent ces territoires et s'y établirent. Au Moyen Age s'effectua un nouveau départ, à partir, cette fois de ces territoire vers des régions plus éloignées à l'Est afin d'y exploiter le sol et y fonder des villes: "Naar Oostland willen wij rijden" (Nous voulons partir pour l'Est) est un chant qui date de cette époque. C'est aussi dans cet ensemble territorial que se trouve la Hanse: de Bruges à Anvers et des villes de l'Yssel à Brême, Hambourg et Lübeck et plus loin vers l'Est, en territoire slave, jusqu'à Novgorod. Cette ligue hanséatique possédait non seulement sa flotte marchande, mais disposait aussi de sa propre force navale.

Personne ne niera qu'au cours des temps, une différence linguistique très prononcée s'est effectuée dans ce territoire. Mais, bien plus qu'un phénomène émanant du peuple, cette évolution fut la conséquence de l'établissement de frontières politiques rigides en Europe. Les Flamands de France sont en majeure partie francisés mais demeurent néanmoins des Flamands. Le néerlandais a évolué jusqu'à devenir une langue de culture et doit, comme tel, maintenir sa place au sein de l'Europe. Le combat flamand, dans les Pays-Bas du Sud, reste essentiellement une lutte linguistique avec toutes les conséquences d'ordre social et économique qui s'y rattachent. A l'Est, le haut-allemand a remplacé le bas-allemand, mais les dialectes westphaliens et rhénans se mêlent très "souplement" au néerlandais oriental.





La Hanse était une grande puissance commerciale. En haut, un navire de la Ligue Hanséatique et en bas, le comptoir de Bergen en Norvège.

Les paysans construisaient sur ce territoire leurs fermes typiques, frisonnes, franques ou saxonnes. De Gand à Lübeck, nous retrouvons les mêmes architectures, le même style. Ce territoire est aussi celui des beffrois qui témoignent, jusqu'à nos jours, de l'éclat et de la puissance des villes, surgies du sol et le marquant de leur sceau, et que l'on retrouve plus nombreuses que n'importe où en Europe. Dans les arts plastiques, tant à l'"Est" que dans nos régions, nous retrouvons ces primitifs "flamands". Ne nous laissons cependant pas induire en erreur par la terminologie actuelle qui provient de la formation des Etats au cours des temps. Dans l'oeuvre d'ELIAS, nous lisons: "En Latin, les Pays-Bas étaient nommés "Belgium": la dénomination officielle des Provinces-Unies était l'expression latine Belgium foederatum. Cette expression se traduit en néerlandais par Nederlanden, c'est-à-dire les Pays-Bas, et ses habitants étaient les Nederlanders. Ce terme était difficilement traduisible dans les langues romanes. La dénomination, dans ces langues fut "pars pro toto": les Flandres (parfois la Flandre), Fiandra, los Flandres à côté de Pays Bas, Paesi Bassi, Paeses Bajos et les habitants portaient le nom de Flamans, Fiaminghi, Flamencos."

LA PENSÉE POLITIQUE DANS LES PAYS-BAS

Les territoires des Pays-Bas furent, jusqu'aux temps modernes (c'est-à-dire jusqu'à la naissance des nations européennes) répartis en plusieurs fiefs, comtés, duchés... L'ouvrage de GEYL nous apprend comment ces fiefs subirent de continuels changements de seigneurs, soit par mariages ou par héritages, soit par conquêtes. GEYL nous apprend aussi quel seigneur fut l'allié d'un prince pour passer ensuite à une autre alliance. Les provinces "belges" ou néerlandaises actuelles sont, en majeure partie, les restes de ces fiefs.

A l'intérieur de ces fiefs, ce furent les villes (même si elles demeurent dépendantes des seigneurs féodaux) qui constituèrent les milieux dirigeants. Très tôt, grâce à leurs organisations artisanales et commerçantes, elles réussirent, face au seigneur féodal, à obtenir des libertés. Ainsi émergea un système politique qui se développa principalement dans nos Pays-Bas, sans toutefois être le seul en Europe. Nulle part ailleurs, la densité des villes n'atteignait celle de nos contrées. Si, généralement, en Europe, il existait de grands centres tous les 50 ou 100 kilomètres, chez nous, cette distance n'était que de 25 à 30 kilomètres. Ces villes constituent la base du processus de formation des Pays-Bas ou, pour être plus précis, des Dix-sept Provinces avec leur autonomie interne.

Lorsque les historiens allemands écrivent que l'Empereur défendait la liberté "allemande" (c'est-à-dire la liberté de l'Empire contre la Papauté), que les Princes la défendait contre l'Empereur et le Peuple, à son tour, contre les Princes, cette déclaration s'applique sans nul doute à nos Pays-Bas.
Dans une brochure publiée par la communauté de travail "E diversitate Unitas", sous le titre 30 années de Benelux, nous pouvons lire: "L'attachement à un système social qui garantit les libertés concrètes publiques et privées exerce, ici, une pression plus forte que dans d'autres pays (...)
Les historiens ont cherché à expliquer ce fait. C'est ainsi que d'impressionnants matériaux témoignent que l'idée de liberté, au début du Moyen Age, a son origine sur les côtes de la Mer du Nord et plus spécialement, dans les centres industriels et commerçants des Flandres. Pourquoi ? Pour la simple et bonne raison que le commerce et l'industrie ne peuvent prospérer que dans un climat de sécurité juridique. Ce sont les classes commerçantes et industrielles qui ont conquis cette liberté, par la force. On pourrait dire qu'elles l'ont achetée. Les seigneurs féodaux se sont entendus dire: "Fournissez-nous la possibilité de règler nous-mêmes nos affaires et nous vous payerons des impôts...". Cette revendication fut ensuite formulée politiquement: "Pas d'Etats, pas d'argent; sans autonomie, pas d'impôts" ...
Dans les Flandres et dans la vallée de la Meuse, qui s'éveilla, elle aussi, de bonne heure à l'industrie, ensuite, dans les territoires du Brabant et de la Hollande, les premières institutions démocratiques virent le jour. Cette démocratisation se fit tout d'abord au niveau de la commune. Dans un stade ultérieur, les procédures démocratiques ont été appliquées au niveau des régions. Depuis le XVIème siècle, le Brabant et Liège avaient des constitutions écrites. Dans ce domaine, ces régions faisaient figure de pionniers sur le continent. Ces constitutions avaient des aspects parfois assez curieux. Malheureusement, elles sont trop peu connues. Je ne veux en citer qu'une seule, le Privilegium Brabanticum qui, depuis 1294, se trouve inscrit dans la charte brabançonne du duc Jean Ier: "Lorsque le Prince ne respecte pas ses obligations, le peuple a le droit de lui refuser l'obéissance". C'est ce qu'on appelait le Jus resistenti. Plus tard, ce droit fut ratifié par le Privilège du Grand Bailli. En cas d'abus de pouvoirs ou de violation du droit, les Etats pouvaient désigner un Grand Bailli qui exerçait toutes les prérogatives du Prince jusqu'au moment où ce dernier revenait à de meilleurs sentiments.
Les cas les plus connus d'usage de ce privilège furent ARTEVELDE en Flandre, au XIVème siècle,et Guillaume d'Orange qui, en 1577, fut désigné Grand Bailli par les Etats du Brabant. Ce fut d'ailleurs sur base de ce privilège brabançon que Guillaume d'Orange, dit le Taciturne, prononça la déchéance du roi Philippe II d'Espagne. Ce fut le Placcaet van Verlatinge (= proclamation de défection) de 1581.

L'idée de liberté, celle d'autonomie, sont nées dans les Pays-Bas. Mais cette conception n'était pas séparée d'un plus vaste ensemble. Elle n'impliquait pas d'isolement nationaliste ni de scission en dehors du grand ensemble impérial. Dans l'hymne national néerlandais, le Wilhelmus, attribué à MARNIX de SINT-ALDEGONDE, on chante encore: "...den Coninck van Hispaniën heb ick altijd geëerd." (=...j'ai toujours honoré le roi d'Espagne).

La répartition des Pays-Bas.

Aux XVIème et XVIIème siècles, l'Europe est déchirée par des guerres de religion. L'Empire allemand s'émiette et perd sa cohésion interne. Les Habsbourgs d'Espagne, animés d'un fanatisme religieux, veulent centraliser les territoires qu'ils dominent. Là où, jadis, la pensée politique était régie par des motifs d'ordre pratique (économiques, commerciaux ou industriels), pour la première fois, des motifs idéologiques entrent en jeu. Des territoires, liés depuis toujours,sont désormais réduits à leurs seules ressources, arrachés l'un de l'autre et s'effritent. Leurs ressortissants vont même jusqu'à se considérer comme des ennemis. C'est le sort des Pays-Bas. L'Union d'Utrecht (1571) consacre la scission du Belgium Foederatum, c'est-à-dire la scission entre les Pays-Bas du Nord et le Belgium Regium ou Pays-Bas du Sud, qui, eux, retournent à la domination espagnole. Tandis que le Nord deviendra en majeure partie protestant et le demeurera, le Sud reste catholique. Lorsqu'en 1648, les derniers liens avec l'Empire sont rompus, cette séparation signifie une rupture avec les Bas Pays de l'Est qui, à leur tour, seront divisés en régions protestantes et catholiques.

Pour l'ensemble territorial que constituaient les Dix-sept Provinces, la séparation fut particulièrement tragique, car la nouvelle frontière coupait nos contrées historiques. La région la plus affligée fut celle située au centre de ces Pays-Bas: le Brabant; il subit sa première scission; elle ne fut hélas pas la dernière. Pour saisir le problème dans toutes ses nuances, il faut citer une autre publication de "E diversitate Unitas", intitulée Point de vue brabançon: "L'essor industriel du pays mosan date de l'époque des Carolingiens. Ils en avaient fait le noyau de leur puissance politique. De Verdun à Herstal se développa une chaîne de centres de transformation des métaux, à l'époque les plus importants d'Europe. Lorsque les invasions scandinaves prirent fin avec la bataille de Louvain, la Flandre s'éleva rapidement au rang de "magasin textile" de l'Europe et devint aussi le premier port du continent.

Entre ces deux contrées, le Brabant resta longtemps une terre à défricher. Mais la voie commerciale indispensable, reliant les ports de Flandre aux marchés des centres industriels mosans et rhénans a conféré toute son importance à ce territoire situé à la croisée des chemins. Le Brabant prit dès lors le rôle de chaînon, d'une région destinée aux échanges. Peu à peu, le Brabant devint un facteur de jonction et de fédération. Terra Brabantiae, terra transitus est .

Le Brabant s'étendait de la Basse-Meuse ou du Waal au Nord jusqu'à l'Escaut et la Dendre à l'Ouest. Il comprenait pour ainsi dire tout le territoire des affluents du Rupel. C'est là d'ailleurs que la région trouve sa cohésion géopolitique. Afin d'assurer l'expansion économique de leur pays, les ducs de Brabant avaient tout mis en oeuvre pour acquérir une tête de pont sur la Meuse et assurer ainsi la sécurité de la route commerciale vers l'Allemagne. Ils réalisèrent une union personnelle avec le Comté de Dalhem en 1244 et avec le Duché de Limbourg-sur-Vesdre en 1288. Ils parvinrent également à réaliser une association Brabant-Liège à Maestricht, ville qui, à l'époque, était un lieu de transbordement, au carrefour de la Meuse et des routes vers Cologne.

Le centre géographique de la région brabançonne était situé près du confluent de ses rivières, du Rupel et de l'Escaut. Ce ne fut pas un hasard si Malines devint le siège des institutions fédérales bourguignonnes, la ville résidentielle de la Cour et la capitale des "pays de transit" (Herrewaertsover).
Louvain, Anvers, Bruxelles, Breda, Bois-le-Duc et Nivelles étaient les pôles les plus importants du développement de ce Pays du Milieu dont l'essor allait de pair avec la politique sage et clairvoyante de ses ducs.

Dans cette région fut conçue une première ébauche d'une déclaration des droits de l'homme libre et d'un droit constitutionnel écrit, avec ratification du principe d'autonomie interne. La Charte de Cortenberg (1312) et les Joyeuses Entrées (Blijde Inkomsten), instituées ultérieurement, étaient tout aussi "progressistes" que la Magna Carta des Anglais et avaient la même signification dans le développement du droit politique européen.

Au milieu des troubles mesquins de la féodalité décadente, le Brabant se rallie aussitôt à la grandiose vision de l'homme d'Etat flamand, ARTEVELDE.
En 1339 déjà, une Union douanière entre la Flandre, le Brabant, le Limbourg, le Hainaut, la Zélande et la Hollande est conclue. Les bases sont jetées pour une réunion économique des pays et régions du Delta d'Or. C'est sur les fondements de cette association libre de diverses régions, réalisée grâce aux talents de négociateur du Grand Bailli gantois, que s'établira, un siècle plus tard, l'Etat bourguignon. Le duché de Brabant devint l'animateur de cette fédération d'Etats. Les principales caractéristiques de sa ligne de conduite seront: le sens permanent de la mesure et de l'équilibre, en même temps que le souci opiniâtre du maintien de son précieux héritage de libertés publiques et privées.

Le XVème siècle sera, pour le Brabant, une brillante période. L'essor d'Anvers n'y est pas étranger. La Bourse, édifiée en cette ville en 1531, porte une devise non dépourvue de signification: In usum negotiatum cujusque nationis et linguae (= au service des marchands de tous pays et de toutes langues). C'est dans le même esprit que Guillaume le Taciturne nommait nos régions: une terre commune à toutes les nations.
Lors de l'insurrection contre le despotisme des Habsbourgs, le Brabant joua, dès le début, un rôle prépondérant. Membre de la noblesse brabançonne, Guillaume le Taciturne était pénétré de cet esprit de liberté propre aux chartes, et de cet idéal que représentait la communauté de destin constituée par l'héritage bourguignon.
La Pacification de Gand et l'Union de Bruxelles (1576) créèrent, pour la première fois dans l'Histoire de l'Europe, un régime politique fédéral et démocratique. Le fanatisme religieux et le particularisme décentralisateur des régions limitrophes ont réduit à néant cette vision politique en avance sur son temps.
La rupture entre le Belgium Foederatum et le Belgium Regium provoqua un premier démembrement du Brabant. Les territoires septentrionaux (Breda et Bois-le-Duc) demeurèrent, pendant deux siècles, en tant que pays des Etats Généraux sous la tutelle de la République des Provinces Unies. Pareil statut a maintenu en vigueur une forte conscience brabançonne dans cette partie des actuels Pays-Bas. Cette conscience ne porta jamais atteinte à la loyauté envers l'Etat néerlandais.

Menacés de toutes parts, les Pays-Bas du Sud se ressereront plus étroitement autour du noyau brabançon. Ce n'est donc pas un hasard si la deuxième insurrection contre le despotisme des Habsbourgs est entrée dans l'Histoire sous le nom de Révolution brabançonne (1789). L'occupation française (1795-1815) morcella une fois de plus l'ancien duché en créant le département des Deux-Nèthes, notre actuelle province d'Anvers."

A cette très longue citation d'"E diversitate Unitas", nous ajouterons qu'à cause des tendances nationalistes aujourd'hui dominantes, la division du Brabant n'est pas encore terminée.
Ce n'est pas sans raison que nous accordons, dans ces lignes, tant d'attention au Brabant. Nous pensons, en effet, que le mouvement flamand s'est trop exclusivement attaché à l'histoire de la Flandre, c'est-à-dire du Comté de Flandre pour en faire la seule histoire de nos régions. L'idée que l'on peut se faire des Pays-Bas s'en trouve déformée et c'est ce qui, précisément, a été la cause historique de la situation politique actuelle de la Belgique.

L'Empire de Charlemagne

L'Empire de Charlemagne est indéniablement à l'origine de l'idée impériale. Certains milieux européens maintiennent le culte de Charlemagne en honneur et remettent chaque année, à Aix-la-Chapelle, le prix Charlemagne à un Européen méritant. Tant les Allemands que les Français revendiquent Charlemagne comme le fondateur de leurs nations. L'Empire de Charlemagne n'était pas un Etat unitaire. L'Empire Romain constitua la source d'inspiration qui

LES FONDEMENTS D'UNE UNITE DE DESTIN

Chaque province des Pays-Bas, et même quelques territoires plus petits, avaient leur assemblée représentative; la plupart de celles-ci remontaient au treizième siècle. Normalement, les Etats comprenaient des délégués du clergé, de la noblesse et des principales villes. Ces délégués étaient rarement élus par la voie démocratique. Dans certaines provinces, un des trois ordres n'était pas représenté. Les Etats de Hollande, par exemple, n'avaient pas de délégués du clergé et n'avaient qu'un seul représentant de la noblesse. Les Etats de Flandre se contentaient des délégués de Bruges, Gand, Ypres et du Brugse Vrij, c'est-à-dire de la zone rurale située entre Bruges et l'Escaut. Et là où tous les Etats étaient représentés, les délégués étaient issus des mêmes institutions écclésiastiques, des mêmes familles nobles et des mêmes villes. Néanmoins, les Etats étaient puissants : ils détenaient les pouvoirs de lever des troupes, d'instituer et de collecter les impôts. Dans quelques provinces (comme, par exemple, en Flandre), de telles initiatives ne pouvaient se concrétiser qu'avec leur consentement. Les Etats étaient les "chiens de garde" de la constitution; ils protégeaient les privilèges locaux contre l'érosion du temps. Les ducs de Bourgogne instituèrent la tradition d'appeler les délégués de tous les Etats, de toutes les provinces qu'ils gouvernaient à des assemblées générales. Cette pratique commença vers 1420 et ne diminua jamais le pouvoir des assemblées locales. Chaque délégation provinciale, envoyée aux "Etats-Généraux", était liée aux instructions données par ses Etats et avait le devoir de redemander conseil avant de prendre une décision importante. On donna le nom de ruggespraak à cette pratique. Chaque délégation provinciale devait décider unanimement pour que la proposition des Etats-Généraux acquiert validité. Toutes les provinces devaient donner leur accord pour qu'une motion des Etats-Généraux soit effectivement concrétisée. Habituellement, les Etats-Généraux se rassemblaient tous les trois ans. Ils discutaient les propositions d'impôts et il fallait parfois plusieurs assemblées pour atteindre le consensus nécessaire...un certain degré d'unité et de coopération se créa entre les délégués des principales provinces, qui se rencontraient régulièrement. A peu près dix écclésiastiques, dix nobles et cinquante magistrats, représentant vingt-cinq grandes villes, formaient un noyau de députés permanents...

D'autres indices d'unité se repèrent dans le langage des hommes: on commença à parler de la patrie, du vaterland en songeant aux Pays-Bas dans leur ensemble et non plus à une ville ou à une province. Lorsque des ressortissants des Pays-Bas voyageaient ou étudiaient à l'étranger, ils se rassemblaient, sans tenir compte de la province dont ils étaient issus. Ils considéraient les emblèmes des ducs de Bourgogne (une croix de Saint-André rouge et un lion tenant une épée et un faisceau de dix-sept flèches) comme leurs emblèmes "nationaux". Les étrangers les percevaient comme une entité collective; l'étude du marchand italien Lodovico Guicciardini, Une description de tous les Bas Pays, publiée en 1567, affirme l'unité de ces provinces...

Vers 1550, il existait des Pays-Bas Unis, pour la première fois dans l'Histoire. Dans des circonstances normales, les Habsbourgs auraient pu jeter les bases d'une unité politique permanente, à l'instar de la confédération helvétique de 1291 ou de l'Union des Couronnes en Espagne en 1479. Malheureusement, le XVIème siècle n'était pas une période normale et les Pays-Bas n'étaient pas des provinces normales. A côté de leur puissance économique et de leur forte démographie, il y avait de solides institutions locales, des traditions, des systèmes fiscaux et légaux différents et mêmes des langues différentes...La province

LES FONDEMENTS D'UNE UNITÉ DE DESTIN *(suite)*

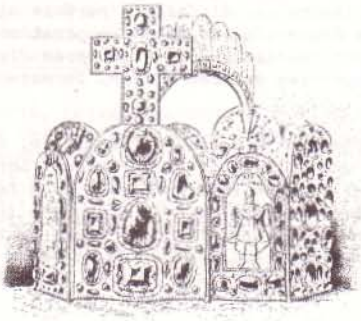
d'Artois, à elle seule, avait 248 codes légaux distincts et il y avait environ 700 codes différents dans tous les Pays-Bas...De tels lois, libertés ou privilèges locaux peuvent, aujourd'hui, paraître irraisonnables et inutiles mais, aux débuts des temps modernes, ils constituaient la substance même du politique... Dans une société où le gouvernement est irresponsable, n'a pas de limites et où le sujet n'a aucune protection contre l'exercice abusif et arbitraire du pouvoir, l'existence de garanties, même illogiques, est d'importance vitale. Il valait la peine de lutter pour eux et la révolte destinée à défendre les privilèges n'était pas une innovation aux Pays-Bas. Les Habsbourgs ont pu le constater. Don Luis de Requesens, qui exerça les fonctions de gouverneur général des Pays-Bas de 1573 à 1576, était très découragé lorsqu'il lisait, dans les livres d'histoire, qu'il y avait eu trente-cinq révoltes contre le prince légitime et qu'après chacune, le peuple était encore plus insolent qu'auparavant. Les XIVème et XVème siècles ont connu plusieurs révoltes dans les villes de Flandre, de Brabant, de Hollande et de Zélande, dirigées contre les princes. Chaque soulèvement était commémoré par l'octroi de chartes, de libertés et de droits extorqués au souverain. Il s'agit, notamment de la "Joyeuse Entrée", au Brabant, octroyée pour la première fois en 1356 et acceptée, par serment, par tout souverain, lors de son accession au pouvoir. Au XVIème siècle aussi, les révoltes étaient courantes. Bruxelles et Bois-le-Duc ('s Hertogenbosch) lancèrent un défi au gouvernement de 1523 à 1525. Gand fut en rébellion ouverte de 1539 à 1540. Cette révolte fut, exceptionnellement, matée avec fermeté; la cité perdit tous ses privilèges . Il y eut de graves émeutes à Anvers en juillet 1554. Les provinces du Nord-Est, annexées par Charles-Quint, ont, elles aussi, une histoire assez mouvementée. La Frise n'avait jamais été soumise à un souverain avant 1498; après cette date, elle s'opposa, pendant dix-sept ans, à toutes les tentatives des ducs de Saxe, les prédécesseurs de Charles-Quint dans cette province, pour s'arroger une part de leurs propres droits souverains. Le Pays de Gueldre n'accepta la suzeraineté des Habsbourgs qu'à la condition d'obtenir des garanties solennelles pour la préservation des lois et des libertés locales (Traité de Venlo, 12 septembre 1543).

Geoffrey PARKER, in: The Dutch Revolt, Harmondsworth, Penguin, 1979, pp.32 à 35. Traduction française: Robert Steuckers.

précéda et l'Empire de Charlemagne et le Heilige Römische Reich Deutscher Nation de Othon Ier. C'est un fait certain. Mais il existe pourtant une notable différence. Pour les Romains, la décadence de leur Empire signifia la fin d'une longue tradition. Pour les Germains, l'Empire de Charlemagne marqua un début. Ce fut le début d'une ère sociale et culturelle radicalement neuve. Les Romains avaient l'idée d'un Imperium universel. Leur Empire était fondé sur la soumission des peuples étrangers. La Pax Romana assujettissait tous les peuples. La paix romaine et l'Empire romain étaient une paix et un empire obtenus par assujettissement.

Il est certain que chaque idée d'Empire contient, par définition, une dose de pensée universaliste. Ce fut le cas de Charlemagne et son idée fut encore renforcée par l'idéologie universaliste du christianisme, auquel il s'était converti. Charlemagne dut mener plusieurs campagnes militaires pour maintenir son Empire. L'épisode le plus connu de cette lutte est le combat mené contre le peuple frère des Saxons.

Une fois son Empire établi, Charlemagne dut tenir compte du particularisme des tribus germaniques. Par cette politique de conciliation, les Germains acceptaient de rester fidèles à l'Empire, de le servir de leur personne, de leur argent et de leurs biens. Mais, en même temps, ils désiraient rester eux-mêmes: être leurs propres seigneurs et maîtres, conserver les us et coutumes de leurs ancêtres, garder leur législation et leur droit particulier. L'Empire de Charlemagne fut un Empire d'unité dans la diversité.



La couronne de Charlemagne, symbole de son pouvoir.

Charlemagne conversant avec ses sujets. Toute idée politique germanique implique la participation et l'égalité des pairs. Charlemagne a du concilier cet esprit avec le monocratisme de la Papauté et les idées d'Augustin, exprimées dans le De civitate Dei. Si la conciliation a été possible sous son règne, il n'en a pas été de même pour ses successeurs. Les tensions ont éclaté lors de la Réforme.

Dans son ouvrage L'enlèvement d'Europe, le philosophe espagnol Luis Diez del Coral remarque: "En fait, ce que Charlemagne fonda ne fut pas un Empire unitaire, mais le système des nationalités européennes". Puis, évoquant le besoin de spécificité et d'autonomie au sein de l'Empire, besoin toujours présent en Europe, il écrit: "Charlemagne fit échec, 1.000 ans plus tard, au génie de Napoléon". Universalisme et particularisme définiront, depuis lors, l'image future de l'Europe. Jusqu'au moment où, dans la première moitié du XXème siècle, l'Europe, devenue étrangère à elle-même, abandonna le soin de maîtriser son propre sort et le laisse définir par des puissances étrangères non-européennes. La tâche de notre génération et des

générations futures sera de rechercher un nouvel équilibre entre unité et diversité en Europe, pour l'Europe. L'idée d'Empire les aidera dans cette voie.

Europe et Nationalisme

Si la déclaration de Luis DIEZ del CORAL se vérifie, si le concept de nation existait déjà dans l'Empire de Charlemagne, il est alors évident que ce concept n'impliquait aucun enfermement sur soi, aucune pensée d'auto-satisfaction ni aucun détachement du reste de l'Europe. Il s'agissait bien plutôt d'un effort pour maintenir en équilibre les tendances universalistes et particularistes au sein de l'Europe, sans que la notion d'ensemble ne soit un seul instant perdue de vue.
DIEZ del CORAL écrit à ce propos: " C'est une méthode erronée et anti-historique de vouloir décrire le phénomène nation comme un novum opposé aux universalismes de l'Empire et de la papauté, au particularisme féodal, au mécanisme rationaliste et étatique, ou au légitimisme dynamique. Bien au contraire, il faut le comprendre à partir de ces notions et comme une instance qui, il est vrai, se présente comme un renouveau, mais qui s'alimente aux potentialités historiques qu'elles offraient. Le terme nation ne doit pas seulement être appréhendé à partir de soi-disant contradictions que le nationalisme s'efforce de surmonter et qu'il conserve et réconcilie en son sein comme une forme concrète historique. Ce n'est qu'à partir des pôles opposés du particularisme et de l'universalisme au Moyen Age, que l'on peut expliquer la réalité concrète du phénomène nationaliste européen, avec toutes ses retombées. (...).
Le particularisme et l'universalisme se présentent comme intimement et perpétuellement liés dans une dialectique, ce qu'il ne faut pas négliger si l'on veut comprendre la formation du monde des nationalités."

Le nationalisme, comme nous le déclare déjà H.J.ELIAS, ne fera son apparition qu'à la fin du XVIIIème siècle. Son moteur est la Révolution française. Etat et nation seront, dès ce moment, considérés comme identiques et, de ce fait, l'idée de nation deviendra un absolu. Luis DIEZ del CORAL écrit: "Face à la 'concrétude' de l'appareil étatique rationnel, qui exerce son influence sur la société, cette dernière est, par l'idée de nation souveraine, déclarée unité politique et, partant, Etat.
Au même titre, la nation s'affirme comme instance absolue face à l'idéal de justice ou à quelqu'autre valeur transcendante. Sur le plan international, l'absolutisation de la nation fait que les rapports avec les autres Etats deviennent une affaire de second plan, dépendant du hasard. A la particularité de l'esprit national, répond l'isolement individuel de l'Etat et la rupture théorique avec le concert européen des nations". Il ajoute: "Le nationalisme avec son idéologie débridée mettrait fin au système européen et serait le début de l'auto-destruction de la nation, dans la signification stricte voire physique du terme".

Les Pays-Bas dans la perspective européenne

Nous nous rendons bien compte que l'image des Pays-Bas, que nous nous sommes efforcés de présenter dans cet article, s'écarte assez de l'interprétation conventionnelle. Nous sommes en effet convaincus du fait que l'idée des Bas Pays, des Nederlanden , sous la forme d'un grand ensemble, avec ou sans les contrées que Joris van SEVEREN nommait les régions romanes, a été traitée trop fréquemment, si pas exclusivement sous l'angle du nationalisme d'Etat.

Notre vision, relative à ce "coin" du Nord-Ouest de l'Europe, est strictement européenne. En effet, ces régions ont, dans le passé, et au-delà des frontières actuelles des Etats, joué un rôle très important dans le devenir de l'Europe.

C'est pourquoi il est nécessaire de concentrer toute son attention à l'Europe en devenir et à l'influence qu'eut l'idée d'Empire au cours des siècles, à la façon dont l'Europe va s'affirmer dans ses nations. Qui pourrait nier la diversité des peuples européens ? Pourquoi se formaliserait-on si, sur la base de caractéristiques communes (origine, langue, us et coutumes, communauté de destin) les peuples cherchent à s'unir pour former la nation ? Il faut que nous nous trouvions unis, par le destin, dans cette Europe, dont MONTESQUIEU disait qu'elle était une nation constituée de plusieurs nations. Nous ne rejetons pas l'idée de nation, mais bien l'absolutisation des nations, la formation de l'Etat en nation.

La nation et, au-dessus des nations, l'idée d'un Imperium européen sont des idées relevant du domaine spirituel. Ces idées et leur concrétisation sont indispensables, si nous voulons accéder à une pensée véritablement européenne. Cela signifie que nous devons, non pas rejeter le concept d'Etat-Nation, mais le surpasser. Parallèlement aux nationalités spirituelles, les frontières des Etats européens n'ont qu'une importance secondaire. Il importe bien plus de rompre l'isolement nationaliste auquel ces Etats ont abouti depuis le XIXème siècle. Cela signifie que nous devons affirmer notre identité nationale au-delà des frontières politiques. A l'intérieur de nos frontières,nous ne pouvons nous réfugier dans le cocon d'un étroit nationalisme d'Etat. C'est en dehors que doivent se porter nos regards, vers le vaste espace européen! Alors seulement, lorsque notre regard aura embrassé toute l'Europe et que notre pensée sera orientée vers l'Etat européen, nous pourrons redécouvrir nos Pays-Bas historiques avec tout ce qu'ils ont été, pour nous, dans le passé et ce qu'ils peuvent encore être dans le présent.

D'après Luis DIEZ del CORAL, les nations sont en train de se démolir elles-mêmes par leur nationalisme. Les Bas Pays sont actuellement répartis entre cinq Etats. Si nous réussissons à faire revivre spirituellement l'unité de ce domaine historique dans le coeur de notre population, alors nous aurons vaincu le nationalisme destructeur, du moins dans ce "coin" de l'Europe.

Les Pays-Bas pourront, tel autrefois, figurer comme exemple et pionniers de l'Europe.

Frans de HOON.

(traduction française: Elfrieda Popelier).

Ce texte de Frans de Hoon a été publié, en langue néerlandaise, dans Teksten, kommentaren en studies, un mensuel édité par l'association DELTAPERS V.Z.W. (adresse: Koolsveldlaan 183, B-2110 Wijnegem). Cette association travaille avec le Groupement de Recherche et d'études pour la civilisation européenne (G.R.E.C.E.) de Paris, sous la direction de Hildegonde de BOIS.
L'abonnement à ces cahiers est de 500 francs belges par an ou 35 florins néerlandais. Des abonnements doubles ou de soutien peuvent également être pris.
Les versements doivent être effectués sur le compte de la Kredietbank, n° 404-9043221-60, au profit de Deltapers.
Au sommaire du dernier numéro (décembre 1981, n°24), il faut signaler 'Het keizerlijk Duitsland als voorpost van de sociale wetgeving in Europa' (=L'Allemagne impériale, avant-poste de la législation sociale en Europe) de Mons SONOR et 'Een kritische Benadering van de kunstopvattingen der Frankfurter Schule' (=Approche critique des conceptions de l'Ecole de Francfort sur l'art) de Guillaume FAYE; Marc.EEMANS, le peintre surréaliste, signe un article sur Herman WIRTH, intitulé 'H.W. en de indo-europese voorgeschiedenis' (=H.W. et la préhistoire indo-européenne).

CONCEPTIONS ORGANIQUES ET CONCEPTIONS SYSTEMATIQUES DE L'HISTOIRE

Les historiens du XXème siècle qui enregistrent le plus de succès sont des organicistes, c'est-à-dire des adeptes de la méthode organique: des géants de perspicacité comme Oswald SPENGLER ou TOYNBEE, dont les itinéraires polymathiques dans l'Histoire nous permettent de prévoir ce que nous réserve l'avenir. Leurs ouvrages semblent refléter un rythme diastolique et systolique, impliquant que les civilisations vivent et meurent presque de la même manière que les hommes qui y participent. D'autres philosophes de l'Histoire, dont certains ne sont pas très connus, ont un point de vue inorganique. Comme les organicistes, ils pensent que nous sommes dans une dangereuse période de décadence ou de transition, mais ils systématisent au lieu de "biologiser".

Puisque très peu de personnes ont vraiment le temps ou les ressources intellectuelles nécessaires pour se frayer un chemin à travers les volumes épais et lestés de notes, écrits par ces philosophes de l'Histoire contemporains, Pitirim SOROKIN nous donne l'essentiel de leurs principaux ouvrages dans un grand livre très négligé, intitulé Modern Historical and Social Philosophies (=Philosophies historiques et sociales modernes). SOROKIN fut un jeune apparatchnik du premier gouvernement bolchévique. Il quitta les Rouges, passa aux Blancs pour ensuite se réfugier aux Etats-Unis, au début des années vingt ; son érudition incomparable et son enthousiasme pour l'analyse à grande échelle firent de lui, très vite, un des sociologues les plus en vue. Il fonda le département de sociologie à Harvard en 1930 et fut l'auteur d'une quantité d'ouvrages devenus classiques en sociologie moderne. Il est mort en 1968, à l'âge de 79 ans.

DANILEVSKY

SOROKIN commence son étude encyclopédique par un chapitre consacré à Nikolaï DANILEVSKY (1822-1885), dont les théories sur l'Histoire appartiennent plutôt au XXème qu'au XIXème. Son oeuvre monumentale, publiée en 1871 et intitulée, La Russie et l'Europe, nous fait penser à un brouillon du Déclin de l'Occident d'Oswald SPENGLER. Cet ouvrage ne fut traduit en allemand qu'en 1920, alors que SPENGLER avait déjà écrit la première édition de son livre; il y eut une traduction française, abrégée, en 1890.

DANILEVSKY était panslaviste et pensait qu'il existait un gouffre insurmontable entre la Russie et le reste de l'Europe. Pour soutenir cette thèse, il entreprit une analyse panoramique de l'Histoire du monde et découvrit douze catégories complètes de civilisations. Il appela certaines de ces civilisations positives et d'autres, transmissibles. Toutes ont vécu une vie complète, à l'exception des civilisations mexicaine et péruvienne qui furent assassinées par les Espagnols, avant que leur temps ne se soit accompli. Certains peuples, comme les Huns, les Mongols et les Turcs ne furent pas "civilisés", à proprement dit, mais sont plutôt à décrire comme des agents négatifs de l'Histoire.

DANILEVSKY reconnaissait la race comme facteur tant pour la formation de la civilisation que pour les processus variés de colonisation, de greffe et de fécondation, par lesquels les civilisations se diffusent. Il étudie en détail les périodes d'épanouissement des douze civilisations, phases comparativement courtes, qui épuisent la puissance créatrice de chacune d'elle et qui ne se répètent pas. Dans son épanouissement, une civilisation produit une et une seule valeur caractéristique: c'est la beauté chez les Grecs, la religion chez les Sémites, le droit chez les Romains, la science chez les Occidentaux.

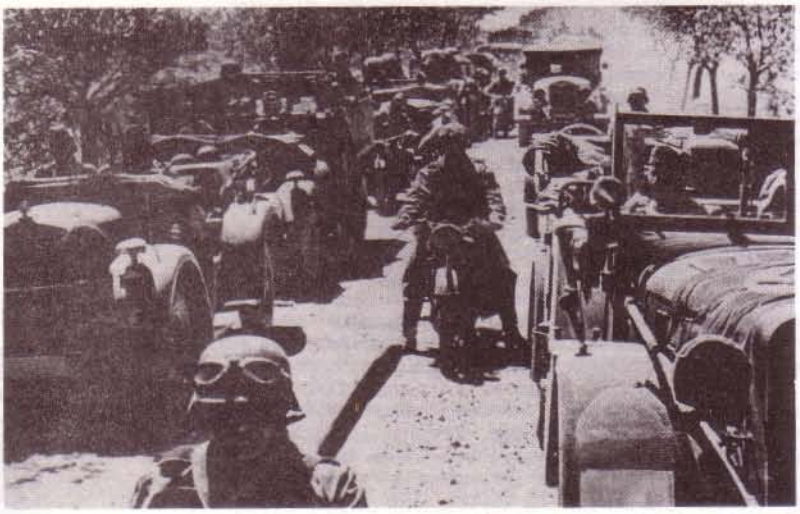
Nikolaï DANILEVSKY préfigure directement SPENGLER, lorsqu'il dit que, non seulement les arts mais aussi les sciences portent l'empreinte caractéristique de la civilisation qui les produit. Il explique le caractère anglais comme un mélange d'anarchie guerrière (telle que la conçoit HOBBES), de compétition non-règlée (Adam SMITH) et de lutte darwinienne pour la vie.

En ce qui concerne les cycles historiques, il dit que l'Europe occidentale est en chute libre, alors que les civilisations slaves montent. Il désigne la civilisation européenne ou germano-romaine comme une double civilisation, se spécialisant à la fois dans les domaines politique et scientifique. Il prédit que l'empire russo-slave, qui émerge, sera une triple ou quadruple civilisation, créative dans les domaines de la religion, de la science, de la politique et de l'économie, mais avec l'accent sur cette dernière.

En outre, DANILEVSKY prévoyait une attaque européenne contre la Russie; ses admirateurs soviétiques prétendent qu'il s'agit de l'assaut de 1941 par la Wehrmacht, ses alliés et ses nombreuses divisions de volontaires non allemands. Somme toute, si nous faisons abstraction du verbiage marxiste, il y a une similarité remarquable entre les points de vue de DANILEVSKY et la politique étrangère et intérieure actuelle de la Russie.

SPENGLER

Oswald SPENGLER, un obscur professeur de gymnase, commença la rédaction de son célèbre ouvrage Der Untergang des Abendlandes, en 1911; la première version n'a été publiée qu'en juillet 1918, à une époque particulièrement bien choisie, pour qu'un Allemand pessimiste introduise l'ou-



Ci-dessus, une effigie d'Attila. Pour le Russe Danilevsky, les peuples nomades d'Asie Centrale constituent une menace permanente pour les peuples slaves. A droite, l'invasion allemande de 1941. D'aucuns prétendent que Danilevsky l'avait prévue.

vrage devenu classique, du moins au point de vue occidental, du pessimisme historique. Il y a, chez lui, des ressemblances étonnantes avec DANILEVSKY, même si sa vision du monde "copernicienne" ne donne aucune priorité aux cultures occidentales ou classiques, ne leur témoigne aucun favoritisme.

Alors que DANILEVSKY propose une liste de douze civilisations, Spengler n'en donne que huit. La Russie qui subit déjà une pseudomorphose (!), offre la possibilité d'une neuvième. SPENGLER, tout comme DANILEVSKY veut rayer le mot "Europe" des livres d'histoire. La séparation entre l'Europe de l'Ouest et l'Europe de l'Est se ressent le plus dans le domaine de la religion. L'Ouest a ou a eu la foi en un Dieu-père, tandis que les Russes conçoivent plutôt un Dieu fraternel et, à l'occasion, appellent le Christ frère.

Bon nombre de lecteurs de SPENGLER diront que l'auteur du Déclin de l'Occident est autant poète qu'historien. L'image qu'il nous propose de l'Homme Faustien, héros aux prises avec lui-même et avec Dieu, tout en errant dans l'espace illimité, n'est guère facile à oublier. Egalement poétiques sont les symboles fondamentaux: la pierre d'Egypte, la statue nue de la culture apollinienne ou grecque, la caverne de la culture arabe. On se rappellera aussi ses attaques nietzschéennes contre l'argent et contre la démocratie, rongée de l'intérieur par ses propres principes. En revanche,Spengler refuse de tenir compte des problèmes raciaux. Il dissocie la civilisation grecque de l'Antiquité des civilisations médiévales et modernes de l'Occident, malgré le commun dénominateur ethnique. En cela, SPENGLER n'ajoute aucune "profondeur", aucune mystique à l'histoire de son propre peuple.

Un autre grand symbole poétique, chez SPENGLER, est celui de la mort de la mégalopolis occidentale où, pour paraphraser SOROKIN, le seigneur du monde, l'homme européen, est en train de devenir l'esclave de la machine. La technologie et l'égalitarisme sont les symptômes aussi bien que les causes de notre rigor mortis prochaine, qui sera officialisée lorsque les Occidentaux se prépareront à vendre leurs âmes à un César. Il restera alors quelques libertés, mais les media tueront toute idée originale, simplement en n'en parlant pas. Comme SOROKIN l'explique, la signification de l'oeuvre de SPENGLER se résume en une phrase: "A la place de l'Etat ou de la gabegie, il y aura un grand silence".

TOYNBEE

Il est inutile, ici, de répéter les axiomes fondamentaux de la philosophie spenglérienne de l'Histoire. Il faudrait cent pages et les esprits avertis en connaissent déjà les principaux points. On pourrait décrire TOYNBEE comme l'élève "chrétien" de SPENGLER.
Né en 1889, TOYNBEE avait certainement reçu une éducation classique aussi bonne, sinon meilleure, que SPENGLER, mais il avait des lacunes en mathématiques et en sciences. Il publia les six premiers volumes de son Study of History de 1934 à 1939; les autres volumes, avec une longue postface intitulée Reconsiderations,parurent après la deuxième Guerre mondiale.

Les vingt et une civilisations, que recense TOYNBEE, sont aujourd'hui bien connues ainsi que ses théories de challenge-and-response (=défi et réponse), de rout-and-rally (=défaite et ralliement), de withdrawal-and-return (=retrait et retour), de prolétariats internes et externes, d'"apparentement et d'affiliation", de schisme et de palingénèse. Ses critiques sévères envers l'Etat d'Israël (typiques des milieux diplomatiques britanniques) et envers ce qu'il appelait la culture juive fossilisée le rendirent impopulaire à Hollywood et à Harvard.

La mort d'une civilisation s'explique par le déclin du pouvoir de la minorité créative, qui se transforme en une simple minorité dominante, que la majorité ne souhaite plus imiter. Les phases de la mort commencent à se manifester dans un Etat universel et suivent un modèle établi. Bien que l'étude de TOYNBEE repose sur une perception cyclique de l'Histoire, il donne à celle-ci la coloration eschatologique de la religion et semble croire à une fin de l'Histoire, de type hégélien, qui serait le Christianisme.

LE VOCABULAIRE DE TOYNBEE

METAHISTOIRE

La métahistoire doit, en conséquence, être l'étude de la Réalité dans une dimension supérieure à celle des affaires humaines courantes, qui se présentent à nous dans les purs phénomènes et sont, ensuite,organisés par nos esprits par le truchement de la méthode analytique et classificatrice. Une telle étude, qui procède d'une étude de l'Histoire et qui lui est postérieure, doit être proche, sinon identique à la métaphysique ou à la théologie.
Un exemple classique d'ouvrage métahistorique est le De Civitate Dei de Saint Augustin. Comme le précise H.Kohn: "Ce qu'Augustin a écrit n'est pas de l'Histoire, comme en fit Thucydide; ce fut plutôt une étude sur l'Histoire". Et Kohn poursuit, en signalant que ce que j'ai moi-même écrit, dans Study of History, n'est pas de l'Histoire, même si, dans d'autres ouvrages, j'ai fait de l'Histoire. Je dirais, pour ma part, que ce livre commença par être une étude d'analyse et de classification des affaires humaines, pour se muer en une recherche métahistorique...

MYTHE

Mon utilisation du terme "mythe" nécessite certainement une définition. Le sens littéral du mot grec mythos est "histoire" (=story). Comme le mot "story" en anglais courant, le mot "mythos", en Grec, est utilisé dans deux sens. L'un de ces sens est le sens habituel, dont est dérivé le terme "mythe" des langues occidentales modernes. Mais le sens dans lequel j'ai employé le mot "mythe" est celui de l'autre usage du mot grec.
La distinction entre les deux significations de "mythe" et les deux significations de "story" n'est pas la même. Un type de "story" est pure fiction, tandis que l'autre est fidèle aux faits. Aucune des deux significations de "mythe" n'implique la fidélité aux faits. Le premier type de mythe constitue un substitut aux constatations de faits, parce que ces faits sont soit inconnus soit ignorés; le second type de mythe est celui que l'on retrouve dans les dialogues de Platon. De tous les hommes qui ont fait usage de la langue grecque, Platon est celui qui peut être considéré comme le père du "mythe" au second sens du terme, parce qu'il fut le premier à utiliser consciemment et délibérément le mot "mythe" pour étendre l'impact de l'intuition et de l'entendement humains au-delà des limites du savoir qui pourrait être atteint par les processus logiques de la pensée. (...).
J'utilise le mot "mythe" au sens platonicien et je fait référence aux mythes dans la même intention et dans le même but que le fit Platon, si, toutefois, j'ai bien perçu son idée et son intention quand il passe du raisonnement au mythe. Platon procède de la sorte, lorsqu'il sent qu'il a atteint les limites au-delà desquelles sa pensée logique ne peut plus l'aider.

LE VOCABULAIRE DE TOYNBEE *(suite)*

S'il fallait me poser une question pertinente, relative à l'usage que je fait du terme "mythe", ce serait de se demander si j'utilise ou n'utilise pas le terme dans des domaines où la raison serait toujours susceptible de servir et s'il est légitime que j'utilise le mot pour reconnaître le domaine trans-rationnel de la Réalité. E.Fiess observe: "Toynbee arrive à sa théorie...de challenge-and-response (=défi et réponse) en étudiant les mythes qui parlent de la rencontre entre deux réalités surhumaines. Mais son ouvrage n'explique jamais clairement dans quelle mesure ces modèles mythiques confirment ce qui a été découvert par d'autres moyens ni dans quelle mesure ils peuvent, eux-mêmes, être considérés comme des preuves". (...)
Pour moi,...les mythes sont les symboles de phénomènes psychologiques. Etant des symboles, ils sont des modèles et, en étant des modèles, ils sont des hypothèses heuristiques pour saisir des intrigues psychologiques, tant à l'intérieur d'une âme humaine singulière que dans les relations entre deux ou plusieurs âmes. J.K.Feibleman me fait l'honneur de comparer mes thèses à celles de Vico parce que, comme lui, je témoigne d'un entendement des mythes,qui les pose comme les réceptacles des vérités essentielles de l'Histoire. Il trouve que ma conception de l'Histoire correspond à une sorte de drame mythologique.
Quant à W.den Boer, il demande: "Pourquoi le rythme des civilisations correspondrait-il aux fluctuations provenant de la vie intérieure de l'homme, telle que celle-ci est perçue par les spéculations mythologiques ? ". La raison de cela, c'est tout simplement que les civilisations ne sont rien d'autre que des relations entre des personnes individuelles. Elles sont dès lors les effets et les expressions des agissements de la nature humaine, vu que la nature humaine ne se trouve que dans les êtres humains et nulle part ailleurs. Ce qui est proprement humain dans un être humain, c'est sa vie intérieure. Et le monde invisible de la psyche ne peut être exploré et exprimé que par les récits symboliques que nous nommons "mythes", si nous employons le mot "mythe" au sens que lui donnait Platon. En ce qui concerne les spéculations mythiques, elles ne sont que le début nécessaire (mais seulement le début) d'un travail d'exploration. Les modèles mythiques sont des instruments heuristiques, pour évaluer les phénomènes psychologiques.

CHALLENGE-AND-RESPONSE

L'idée de challenge-and-response, qui joue un rôle si important dans la description que je donne du mouvement des affaires humaines, n'est pas qu'une simple interprétation personnelle. Ces quelques mots me viennent du poète anglais Robert Browning. J'avais oublié que je n'avais pas moi-même inventé cette expression, jusqu'au jour où j'ai redécouvert, par hasard, la source de mon inspiration; j'avais alors déjà publié les six premiers volumes de mon Study of History. L'idée que ces mots expriment me vient - et j'en ai toujours été conscient - de l'Ancien Testament; en sachant l'extraordinaire impact qu'a eu la Bible sur la pensée occidentale (même sur la pensée consciemment en révolte contre l'hégémonie de la Bible), je ne peut douter qu'elle ait été la source d'inspiration de Browning, comme elle a été celle qui permit à Hegel de découvrir sa dialectique, à Malthus sa conception de la lutte pour l'existence, à Darwin, par l'intermédiaire de Malthus, l'évolution...Tous les auteurs de l'Ancien Testament voient l'Histoire comme une série d'actes, en chacun desquels Dieu lance un défi à quelqu'individu humain ou à une quelconque communauté ou société humaine....
Stone, Catlin, Zahn, Kuhn, Borkenau et Pares ont tort d'affirmer que la source de mon idée a été la science biologique de l'Occident moderne...Mon image n'est ni biologique ni physique. Elle est anthropomorphique.

WITHDRAWAL-AND-RETURN

J'ai émis l'hypothèse qu'un des facteurs du changement social était le retrait (withdrawal) d'individus ou de groupes hors du milieu social. Après cela, suit une période de détachement, durant laquelle le groupe ou l'individu qui se retire, médite quelque chose de neuf. Cette période de retrait est ensuite suivie d'un troisième stade: le retour du groupe au sein de la société dont il s'était retiré. Mais le groupe y revient avec la volonté de jouer un rôle nouveau, mis au point pendant son absence temporaire. Dans son rôle nouveau, il suscite parfois une plus forte impression que dans son rôle original...
Je voyais, dans ce voyage spirituel, dans ce withdrawal-and-return, une des manières par lesquelles un sujet défié répond à un défi, et avec succès.

Arnold J. TOYNBEE, in: A Study of History, Volume XII, Reconsiderations, London, Oxford University Press, 1961, pp.223 à 314. Traduction française: Robert Steuckers.

SCHUBART

Après avoir étudié l'oeuvre de Toynbee (dont les travaux ont été vulgarisés en un condensé d'un volume et vendu à des centaines de milliers d'exemplaires), SOROKIN aborde Walter SCHUBART, un penseur allemand très peu connu. Ce dernier ne partage pas l'avis de SPENGLER selon qui "les cultures sont des organismes et l'histoire universelle, leur biographie collective". Le système de SCHUBART est basé sur quatre prototypes éternels (infinis et incommensurables), applicables aux cultures et aux personnalités et transcendant les frontières ethniques et nationales; il s'agit de l'harmonieux, de l'héroïque, de l'esthétique et du messianique. A l'heure actuelle, nous sommes dans une période apocalyptique intermédiaire. C'est la géographie et non la race qui crée les différences chez l'homme; "l'atmosphère du paysage" et "la spirale du paysage", qui séparent les groupes les uns des autres, jouent des rôles également prépondérants. Ceux qui assument un rôle de premier plan, à chaque époque, sont ceux qui parviennent à exprimer, de la manière la plus complète, l'esprit du temps. La culture prométhéenne nordique, écrit SCHUBART, se meurt et sa place sera prise par une culture slave. La mission de la Russie est de sauver l'âme (de l'espèce humaine) pour la conduire au stade de l'Humanité.

En raison de son opposition à la prolifération de biens matériels, qui condamne l'Occident à l'indécision, la Russie est le seul pays qui puisse...libérer l'Europe ! Quelque fois SCHUBART écrit comme un Saint-Jean-Baptiste qui prêcherait dans l'espoir d'annoncer un messie russe. On penserait, parfois, que ses écrits ont été partiellement rédigés par Dostoïevsky ou Soljenitsyne. Il explique le conflit Est/Ouest, en affirmant que les Européens ne songent qu'à améliorer leur travail, alors que les Russes désirent le spiritualiser totalement. L'âme des Européens est pénétrée, dit SCHUBART, d'une peur et d'une angoisse primitives, celle du Russe de confiance. "Seul l'Homme Total russe, porteur d'une nouvelle solidarité, peut libérer l'humanité de l'individualisme du sur-homme et du collectivisme de masse du sous-homme".

BERDIAEV

Le deuxième russe, figurant sur la liste de SOROKIN, est un systématiste, Nikolaï BERDIAEV. Il fut un marxiste qui passa au mysticisme. Il mourut en France en 1948. BERDIAEV diffère de la plupart des autres auteurs mentionnés par SOROKIN, parce qu'il donne une autre définition de la culture; celle-ci, pour BERDIAEV, n'est pas le réalisation d'un nouveau mode de vie ni d'un nouveau type d'existence, mais la réalisation de nouvelles valeurs. Toutes les réalisations culturelles, écrit-il, sont, finalement, plus symboliques que réalistes. Présageant un avenir moins optimiste pour la Russie que SCHUBART, il affirme que les traditions culturelles ont toujours été faibles en Russie et que les Russes ont construit une civilisation plutôt laide. Les forces barbares ont toujours été fortes en eux. Et même leur volonté de transfiguration religieuse de la vie a été viciée par une propension maladive à la rêverie.

BERDIAEV, comme SPENGLER, table sur une compréhension directement intuitive de l'Histoire; ce qui permet de ramener celle-ci à la vie pour la rendre compréhensible. Il rejète toutes les théories du progrès. Alors que le corps de la culture peut mourir, son âme survit dans ses valeurs perpétuelles. Il considère l'ère présente comme une transition, comme la fin de la période humaniste et le début d'un nouveau Moyen Age. Les moines et les chevaliers, écrit BERDIAEV, ont discipliné et spiritualisé les hommes à l'époque médiévale et nous avons encore besoin de tels hommes pour que la civilisation européenne puisse se perpétuer.

NORTHRUP

F.S.C.NORTHRUP, docteur en philosophie, diplômé de Harvard, a été commandant d'une unité de blindés, pendant la première Guerre et a, ensuite, été nommé professeur de droit et d'histoire à Yale. Dans son ouvrage le plus important, The Meaning of East and West, il tente de démontrer que les divergences fondamentales entre les cultures et surtout entre les cultures occidentales et orientales, sont basées sur leurs différentes conceptions de la science. En ce qui concerne l'Amérique, il écrit: "L'âme des Etats-Unis est anglo-américaine, mais sa culture pluraliste repose, en grande partie, sur la pensée de John LOCKE". Les fondements de cette culture sont les mathématiques et la physique de Galilée et de Newton.

John Locke.

Pour illustrer sa thèse principale, NORTHRUP analyse la culture du Mexique. Sur un mile carré, à Mexico, il trouve cinq cultures distinctes: l'aztèque, l'hispano-coloniale, la française du XIXème siècle; l'économique anglo-américaine, la mexicaine contemporaine. Le tout forme une harmonie, malgré la compétitivité engendrée par ces diversités. Ensuite, dans une brillante analyse, il montre comment l'interaction de ces cultures produit les grandioses fresques d'Orozco. A propos des Etats-Unis, il déclare, en 1946, que c'est, en gros, un système culturel à la fois lockien, protestant, individualiste, marchand, atomiste et opérationnel. Il trouve des traces de ces ingrédients culturels dans un tableau connu de Grant Wood, Les filles de la Révolution.

KROEBER

Alfred KROEBER est un des grands anthropologues modernes et n'est, généralement, pas considéré comme un historien important. Son principal ouvrage Configurations and Cultural Growth, publié en 1944 (=Configurations et croissance culturelle), se trouvera plutôt dans les départements d'anthropologie des bibliothèques. Pourtant, ce livre recèle un grand nombre de réflexions sur la nature de l'Histoire. KROEBER entreprend une étude méticuleuse des personnalités géniales de l'Histoire, dans l'intention de déterminer quelles sont les ères productives et non-productives, dans la vie de chaque civilisation. Dans la plupart des civilisations, il découvre ce qu'il appelle une courbe oblique, correspondant à trois siècles de développement et à huit siècles de déclin et d'extinction.

Contrairement à SPENGLER et à TOYNBEE, KROEBER trouve, dans les grandes civilisations et dans l'histoire des Etats, deux ou plusieurs périodes d'épanouissement. Il pense également que la présence ou l'absence de religion ne sont pas d'une importance cruciale pour la croissance culturelle. Dans l'Histoire, il croit qu'il n'existe rien de cyclique, qui se répèterait régulièrement et nécessairement. Quand les modèles exemplaires que sont les écrits de Goethe, la musique de Beethoven, la philosophie de Kant, se dissolvent, nous devons percevoir un rythme saccadé et une certaine dissonance dans la musique, une poésie sans rimes, des romans sans intrigues, une sculpture et une peinture cubistes, abstraites, surréalistes. Mais, tant que la science et la production industrielle subsistent, il serait trop imprudent de prédire la mort imminente de l'Occident.

SCHWEITZER

On a beaucoup parlé d'Albert SCHWEITZER, lorsqu'il était médecin, dans un coin reculé d'Afrique. Ses études sur la religion et sur la musique sont très connues, mais ses idées et ses opinions sur l'Histoire le sont moins. Nous connaissons ce qu'il appelait la vénération pour la vie. Pourtant, peu savent qu'il a dit: "Exercer le contrôle moral des dispositions de l'homme est bien plus important qu'exercer un contrôle sur la nature". Pour SCHWEITZER, l'éthique est la clé du progrès des civilisations et il partageait, avec TOYNBEE, le sentiment que la grandeur et la décadence d'une culture sont liées à l'essor et à la chute des valeurs éthiques. Même avec la moralité comme critère, il n'est pas difficile, pour SCHWEITZER, d'admettre la chronologie spenglérienne, qui postule un déclin et une chute de l'Occident.

En fait, il s'avère encore plus pessimiste que SPENGLER, parce que, selon lui, la Terre n'aurait plus les réserves qu'elle avait jadis. Autrefois, des gens doués et non encore utilisés dans un quelconque réseau social, pouvaient remplacer et prendre la relève de leurs contemporains. Ils devenaient les futurs chefs spirituels. Il faut dire une chose en l'honneur de SCHWEITZER: malgré qu'il manifestait une vive antipathie de type mystique voire bouddhiste envers la science et le pragmatisme, il avait le grand courage de vivre réellement ce qu'il postulait.

SOROKIN

Bien que son livre n'aborde principalement que les idées d'autres historiens et philosophes de l'Histoire, SOROKIN présente aussi ses propres idées. Il croit que le développement et la décomposition des civilisations suivent un modèle, qui n'est pas organique, bien qu'il admette que la race et la génétique influencent la forme et le contenu des civilisations. D'après SOROKIN, toutes les sociétés oscillent entre une phase idéationnelle et une phase sensate (ce terme anglais, que, généralement, on ne traduit pas, signifie qu'il y a prédominance des sens, du sensuel). La première de ces phases est non intellectuelle, autoritaire et religieuse; la dernière est, en revanche, empirique et basée sur les sciences naturelles. Sans échapper lui-même à la critique, SOROKIN conteste à la fois les organicistes et les systématistes, parce qu'ils ont basé une bonne part de leurs arguments sur des entités culturelles inventées arbitrairement. Celles-ci, au sens le plus strict, n'ont jamais existé et ne sont que des hypergénéralisations intellectuellement indéfendables.

Il est facile de critiquer voire de dénigrer, comme le font beaucoup d'intellectuels libéraux ou marxistes, les grands philosophes de l'Histoire contemporains. Ces derniers seraient coupables d'avoir trop interprété les faits et les événements, de façon à ce qu'il correspondent à de schémas préétablis. Bien sûr, malgré leur grande perspicacité, aucun d'eux ne possède les connaissances nécessaires, qui leur permettraient d'induire autre chose que des théories provisoires, vu la pénurie des preuves historiques. Trop de choses du passé de l'homme restent inconnues, sont invérifiables ou tout simplement falsifiées.

Ce qui manque, chez presque chacun de ces historiens, c'est la prise en considération du facteur génétique; ou, du moins, ils n'insistent pas suffisamment sur ce facteur. Certains admettent que les cycles historiques sont analogues aux rythmes biologiques, mais nulle ou aucune attention n'est consacrée à une éventuelle relation entre une typologie biologique et une typologie culturelle.

Contrairement à ce que redoutent ces philosophes, il est possible que les différentes civilisations européennes soient encore, en réalité, dans une phase de "petite enfance". La vie culturelle des peuples européens porrait être de plusieurs dizaines ou centaines de milliers d'années et notre actuelle civilisation occidentale ne serait, sans doute, qu'une manifestation de notre jeune immaturité plutôt que de notre sénilité. Les déclins de l'Inde, de la Perse, de la Grèce et de Rome ne pourraient être que les symptômes d'une maladie infantile. Après de telles maladies, il faut bien un repos de huit à quinze jours pour faire partir la fièvre et pour que le corps et l'esprit reprennent leurs forces afin que la croissance se poursuive.

SPENGLER et les autres philosophes de l'Histoire ont peut-être vu un mouvement cyclique là où il y a, en fait, un mouvement ondulatoire. Le temps ne serait pas une onde horizontale, mais une onde implacablement ascensionnelle, avec, toutefois, des hauts et des bas.

William HOSKINS.

(traduction française: Marie-Hélène Kretzschmar).

Quoi de neuf? Oswald Spengler

Quoi de neuf ? Oswald Spengler !
C'est sous ce titre que le journaliste français Alain de BENOIST a consacré quelques colonnes au grand philosophe allemand de l'Histoire. On avait considérablement négligé son oeuvre. Il fallait donc combler une lacune. Rejeté des programmes universitaires, en même temps que bon nombre d'autres "irrationalistes", Oswald Spengler a été officieusement redécouvert par Henry KISSINGER qui, écrit Alain de BENOIST, aurait conseillé au président américain Richard NIXON de lire le monumental Déclin de l'Occident. Ainsi, même aux Etats-Unis, ce pays où la conception linéaire de l'Histoire, héritée d'une connaissance généralisée de la vulgate biblique, où tous imaginent vivre un état de fin d'Histoire, on cherchait désormais à comprendre la polyphonie de l'Histoire. En effet, pour Spengler, les civilisations ont chacune leur propre modèle de développement et ne suivent, en conséquence, pas le schéma européen qui pose une succession linéaire qui va d'une Antiquité à des Temps Modernes, en passant par un Moyen Age. Le Moyen Age russe, par exemple, se situe, selon l'auteur du Déclin de l'Occident, aux XVIème et XVIIème siècles. Ces dissonances ont leurs retombées aujourd'hui et expliquent les différentes réactions, en politique internationale, des différents peuples ou ensembles, politiquement unis, de peuples.

Toujours dans son article du Figaro-Magazine (n°86, 13-19/IX/1980), Alain de BENOIST estime que les travaux de Spengler annoncent, en bien des points, l'étude moderne des structures et des mentalités. Ces travaux - il faut impérativement le souligner - ne sauraient être pure contemplation: ils doivent servir l'homme d'Etat. Aujourd'hui, où l'Occident paye son aveuglement, la diplomatie européenne ne saurait se contenter de gérer les affaires en cours, selon les critères de fonctionnement en vigueur dans nos pays. Il faut que chaque diplomate puisse jeter un regard autre que moral (et, de ce fait, tristement unilatéral) sur les nations qui troublent actuellement l'ordre international établi depuis une trentaine d'années. Ces "turbulences" ont des racines qu'il faut connaître.

Des ressortissants de ce que l'on appelle - souvent erronément - le "Tiers-Monde", ont souligné la fécondité des analyses spenglériennes pour l'étude des cultures arabes. Ainsi, Hichem DJAÏT, professeur à l'Université de Tunis et auteur d'un remarquable ouvrage intitulé L'Europe et l'Islam (Paris, Seuil, 1978), écrit: " Le phénomène capital de l'histoire de l'Orient contemporain est que ce monde, unanime, s'identifie à l'arabo-islamisme, alors que d'autres phases de son passé si riche pourraient lui offrir d'autres schémas d'identification. Pourquoi pas, en effet, Babylone, la Phénicie, l'Egypte pharaonique, l'Orient en tant qu'Orient avec ses fastes et ses splendeurs ? C'est qu'il est vivant et que ce monde est mort, qu'il est moderne et que ce monde est archaïque, qu'il a représenté enfin un moment de grandeur, d'authenticité et de créativité exceptionnelles. Ainsi Spengler a raison d'insister sur cette identification et tort de la limiter dans le temps: car c'est maintenant que ce domaine de l'humanité "magique" de Spengler prend conscience de son caractère arabo-islamique et choisit de lui sacrifier tout le reste de son histoire...La pensée de Spengler a le grand mérite de vouloir sortir de ses ornières spatio-temporelles, ce que Marx n'a pas fait, qui identifie la civilisation occidentale à la Civilisation en général, rejetant presque dans la barbarie le monde oriental...Spengler a donc vu juste en diagnostiquant le déclin de l'Occident mais il n'a pas vu que ce déclin était beaucoup moins celui des forces créatrices qu'une perte du monopole de l'universel ou de l'historique dont l'envers est sa concrétisation dans le réel mondial. Dans la mesure où Spengler a confondu les deux plans de l'universel et du particulier en niant simplement le premier, il en est venu à affirmer l'idée de ce déclin comme celui d'une civilisation particulière alors qu'il n'y avait que glissement d'un plan à un autre plan...L'opposition culture-civilisation est valable en tant qu'elle attire l'attention sur la retombée de l'énergie intérieure d'une société donnée. Mais pourquoi poser une époque héroïque en époque indépassable ? La rupture placée vers 1815, qui accable de tout le poids du mépris le XIXème siècle, nous paraît devoir être retardée d'un siècle. Certes le XVIIIème siècle reste celui des créations les plus vigoureuses et les plus hautes, en musique, en philosophie, dans les domaines de la science et de la politique. De lui est sorti le monde nouveau, c'est lui qui a jeté les bases de la civilisation moderne...ce long XIXème siècle se clôt avec la Deuxième Guerre mondiale. C'est, depuis lors, que la culture occidentale vit extensivement et, qu'essouflée, elle a perdu toute visée de grandeur" (op.cit., pp. 92 à 103). Ce grand hommage - non exempt de critiques judicieuses - fait réfléchir.

Le monde, en effet, n'est plus européocentrique ni bipolaire. Il a plusieurs centres et il est multipolaire. Il y a un point de vue biblico-américain, un point de vue islamique, un point de vue romano-catholique, un point de

vue germano-luthérien, un autre russe, encore un autre chinois sur l'histoire passée et actuelle du monde. Chacun de ces points de vue s'axe sur un système de valeurs et l'Histoire naît du choc de ces valeurs. Max WEBER, le sociologue allemand du début de notre siècle, expliquait ainsi les mécanismes du politique. Dans son pays comme dans le nôtre et en Italie (la France est, elle, isolée de ce jeu et, de ce fait, un peu en dehors de l'actualité européenne), plusieurs de ces valeurs se heurtaient et se heurtent encore aujourd'hui. Les partis confessionnels ont leur centre spirituel à Rome (CDU/CSU/CVP/PSC/öVP autrichienne/DC etc..); les partis libéraux à New York et à Washington (surtout depuis l'accession de REAGAN à la présidence). Les partis communistes hésitent à se déclarer favorables à Moscou et, en conséquence, acceptent dans leurs rangs des individus qui poussent l'humanitarisme anarcho-libéral d'un GODWIN ou d'un SHELLEY dans ses conséquences les plus ultimes. La veine utopique

A gauche, William Godwin (1756-1836), théoricien de l'anarchisme rationaliste. La société trouble la rationalité innée de l'homme et il faut trouver un système politique qui puisse laisser cette rationalité s'exprimer sans détours. A droite, le poète romantique anglais Shelley, qui fut un disciple enthousiaste de Godwin. Il lâcha, un jour, depuis une plage, des petits ballons lumineux, chargés de sentences godwiniennes, espérant ainsi apporter au monde entier l'évangile de son maître.

portera, à l'avenir, de tels individus à tourner leurs regards vers Washington plutôt que vers Moscou. Le communisme se neutralise comme force politique en Occident, quoiqu'en pensent les fausses Cassandres de l'extrême-droite, pour lesquelles le temps s'est arrêté à un moment quelconque - arbitrairement choisi selon les fantasmes (TOYNBEE appellerait cela la "fossilisation") - de l'Histoire. Le monde germano-luthérien a perdu son centre qui était Berlin. S'alliera-t-il un jour au monde russe ? Et, de cette éventuelle synthèse, que sortira-t-il ?

Nos Pays-Bas avaient opté pour un monde germano-luthérien, lors de la Réforme, et ont été, du moins leur partie méridionale, réintégrés de force dans l'orbite catholique romaine. Ces quelques provinces ont été, depuis lors, totalement déculturées. Les saines réactions romantiques ou symbolistes de la fin du XIXème et du début du XXème n'ont rien modifié de la situation effective et n'ont pas encore réussi à secréter de système politique. Les ayant-droits du Duc d'Albe gouvernent toujours. Et la gauche qui dénonce l'"Etat-CVP" ne réussira pas, tant qu'elle ne sera pas vraiment consciente de l'héritage qu'elle peut faire revivre.

Pour saisir l'histoire aussi globalement qu'il le fit, Spengler a dû se servir d'une méthode. Dès la parution de son monumental ouvrage, August MESSER s'est attelé à la tâche de synthétiser cette méthode. Dans un livre intitulé Oswald Spengler als Philosoph (Stuttgart, Verlag von Stricker und Schröder, 1924), il présente les thèses du philosophe et les critique. Dans la présentation de notre dossier, nous choisirons quelques chapitres de cet ouvrage. Un de ces chapitres analyse les concepts de "culture" et de "civilisation" chez Spengler.

La dernière phase dans la vie de toute culture est ce que Spengler appelle la "civilisation". Il attribue à ce mot une signification particulière, différente de l'usage, qu'avant lui, on avait l'habitude de faire de ce terme. Le terme "culture", lui, désigne tous les efforts des sociétés humaines pour achever les potentialités qui dorment en elles. Le mot culture est, par suite, plus "englobant", parce qu'il contient aussi la "civilisation", qui est son stade ultime, un stade où plus aucune créativité ne s'exerce.

Cette distinction, opérée par Spengler, enrichit le vocabulaire; auparavant, culture et civilisation étaient synonymes. Maintenant, la "culture" est plutôt ce qui est intérieur et spirituel, tandis que la civilisation est seulement l'aspect extérieur. La civilisation est donc le destin inéluctable de toute culture. Elle advient quand, seul, l'intellect règne encore. Les mondes humains naissent d'un paysage, organiquement, et se pétrifient dans le mécanisme. L'homme historique est l'homme qui vit une culture en devenir, qui marque des étapes dans l'accomplissement d'une culture. Quand une telle évolution n'est pas encore commencée ou quand elle s'est achevée, l'homme est a-historique. L'Histoire, pour Spengler, est la réalisation de quelque chose de Seelenhaft, de quelque chose qui relève de l'âme, au sens du mot allemand Seele. L'Histoire est la transposition d'une idée dans une forme historique vivante. Cette tension disparaît lorsque s'épuisent les dernières possibilités d'un Dasein doté de sens.

Pour comprendre complètement la méthode spenglérienne, il faut savoir à quelles philosophies et à quels philosophes se réfère l'auteur du Déclin de l'Occident. Pour ce dernier, la grande époque de la philosophie, celle qui a produit les grands systèmes métaphysiques, s'est terminée à la fin du XVIIIème siècle. C'est KANT qui a été, en quelque sorte, la conclusion de la philosophie. Après lui, le monde philosophique a connu une "période éthique", marquée par une philosophie spécifiquement "urbaine" (groszstädtisch), non spéculative, pragmatique, irreligieuse, éthico-sociale. Les porteurs de cette philosophie sont, selon Spengler, SCHOPENHAUER et NIETZSCHE, DARWIN et MARX, Richard WAGNER, HEBBEL et IBSEN. Mais cette période arrive, elle aussi, à sa fin.

Spengler méprisait les philosophes de son temps. "Quelle petitesse de personalité ! Quelle banalité dans les horizons spirituels et pratiques ! Comment cela se fait-il que l'idée qu'un homme de ce type prouverait sa valeur spirituelle en tant qu'homme d'Etat, que diplomate, qu'organisateur, que directeur d'une quelconque entreprise coloniale, commerciale ou industrielle, suscite la pitié". Spengler se demandait ce que les philosophes et les professeurs de son temps pensaient des réalités de la politique internationale, des grands problèmes de l'urbanisme des mégalopoles, du capitalisme, de l'avenir de l'institution étatique, du rôle de la technique à la fin d'une civilisation, de la Russie, de la science. La vague éthique sociale du XIXème siècle voulait se faire passer pour l'héritière des grands systèmes philosophiques.

A l'avenir, il faudra songer à élaborer une méthode de morphologie historique comparée. Une telle méthode correspond au scepticisme de la période hellénistique. Ce scepticisme de l'Antiquité était a-historique: il doutait en niant. Le scepticisme occidental (européen) de l'avenir devra être historico-psychologique. Il niera en posant toute chose comme relative, en comprenant toute chose comme un phénomène historique. Ainsi, l'histoire de la philosophie est le dernier thème sérieux de la philosophie. "On renonce aux points de vue absolus; le Grec, en souriant du passé de sa pensée et nous, en le comprenant comme organisme".

Cette philosophie non philosophique est la dernière d'Europe occidentale. C'est la philosophie de Spengler. Son scepticisme est l'expression d'une pure civilisation; il détruit l'image du monde que se donnait la culture qui précédait cette civilisation. Il dissout tous les problèmes anciens dans une vision "généalogique". La morphologie de l'Histoire universelle deviendra, par nécessité, une symbolologie universelle parce que l'on ne se préoccupera plus de l'homme en tant qu'être relevant d'une généralité philosophique mais qu'on considérera l'image de notre environnement comme une fonction de la vie elle-même, comme le miroir, l'expression, le symbole (Sinnbild) d'une âme vivante. On renoncera ainsi aux valeurs prétendument universelles et éternelles. "Il n'existe des vérités que par

rapport à un type d'humanité particulier".

Spengler cherche à fonder son scepticisme historico-psychologique sur une idée que KANT et SCHOPENHAUER ont donnée à la philosophie occidentale: sans sujet, il n'y a pas d'objet. La Terre et le soleil, l'espace, le cosmos sont des expériences personnelles. Dans leur être-ainsi-et-pas-autrement, ces choses dépendent de la conscience humaine. Cela vaut également pour l'Histoire. La conception spenglérienne de la connaissance est donc "idéaliste". Il se réclame du principe de BERKELEY, esse est percipi (l'être est l'être perçu).

La dualité de l'âme et du monde, c'est pour Spengler un fondement ultime. Cette dualité est identique à la conscience humaine en éveil. Les deux aspects de cette dualité, - qui ne peuvent être séparés qu'artificiellement, par un jeu de langage - sont toujours là, liés (miteinander) et imbriqués l'un dans l'autre (durcheinander). Le degré de clarté et de conscience, avec lequel ces aspects se manifestent, peut être très différent: l'homme primitif ou l'enfant accèderont à la conscience par une pensée de type mythique et un KANT, par exemple, par un éveil philosophique extraordinairement précis.

La précision de la pensée spenglérienne tient compte des mythes fondateurs de civilisations et cherche à cerner leur devenir; avec Spengler, l'on apprend ce que les mythes suscitent comme potentialités. Connaître la Russie ou l'Islam signifie connaître les intentions déjà secrètement présentes, à l'origine, dans leurs mythes. Aujourd'hui, la pensée linéaire biblico-occidentale est obligée de constater ses erreurs dans l'évaluation de la Russie (donc de l'Union Soviétique) et de l'Islam. Si Spengler avait été lu et médité, le monde aurait un visage très différent. Son pessimisme quant à l'inéluctabilité de l'effondrement de notre civilisation christiano-rationaliste, se confirme. Plus aucun espoir ne peut intelligemment s'investir dans les systèmes politiques traditionnels de l'Occident. L'american way of life, qui est son aboutissement logique, est la fin d'une civilisation, donc une impasse. Les peuples se bousculent encore vers ce chemin sans issue et qu'on croit être celui du paradis.

On a longtemps cru que le marxisme allait conduire la Russie vers une société de type américain; l'exilé Alexandre YANOV (in: The Russian New Right, Right-Wing Ideologies in the Contemporary USSR, Institute of international Studies, University of California, Berkeley) signale le discret retour des idéologèmes nationalistes, panslavistes et russophiles en URSS. Comme l'avait prévu Spengler, la rigueur de Dostoïevsky a triomphé du pastoralisme de Tolstoï. Pour les protagonistes de cette néo-slavophilie, l'URSS, en tant qu'héritière de la Vieille Russie, est une nouvelle Sparte, étrangère aux corruptions de l'Occident capitaliste. Ce terme capitalisme est, en quelque sorte, le cheval de Troie du nationalisme dans le monde marxiste, parce qu'il sert à désigner tout ce qui n'est pas russe ou national, tout ce qui est cosmopolite.

LES AUTEURS DE CE DOSSIER

Les auteurs allemands qui signent les articles de ce dossier sont Gerd-Klaus KALTENBRUNNER, Wilhelm DUDEN, Lothar PENZ et Armin MOHLER. Gerd-Klaus KALTENBRUNNER est né le 23 février 1939 à Vienne. IL étudia le Droit, la Philosophie et la Sociologie. Depuis 1962, il vit en Allemagne Fédérale. Il a édité plusieurs ouvrages collectifs sur la théorie du conservatisme. Tous les deux mois, avec une régularité d'horloge, il publie un livre de poche, où sont rassemblés plusieurs textes sur un sujet donné. Cette collection s'appelle Herderbücherei Initiative. Les thèmes les plus divers y sont abordés: le rôle de la raison en politique, l'émancipation des femmes, la censure, la faiblesse de l'Etat, l'économie, l'urbanisme, etc.. Kurt SONTHEIMER, un spécialiste de la Konservative Revolution, écrit, à son sujet, dans la revue Merkur: "...Son exégèse du conservatisme s'avère une tentative particulièrement intelligente de nous éviter les séductions de l'utopisme et de l'extrémisme".

Lothar PENZ est né en 1931 et a reçu une rude éducation prussienne et protestante. Il vécut sa jeunesse à Berlin et à Landsberg-sur-Warthe. En 1945, lors de la chute de Berlin, il était dans la ville. Il se réfugia à Hambourg et y vit depuis. Il y apprit le métier de mécanicien et

Schmarotzer breiten sich aus

Parasitismus als Lebensform

Herderbücherei INITIATIVE 43

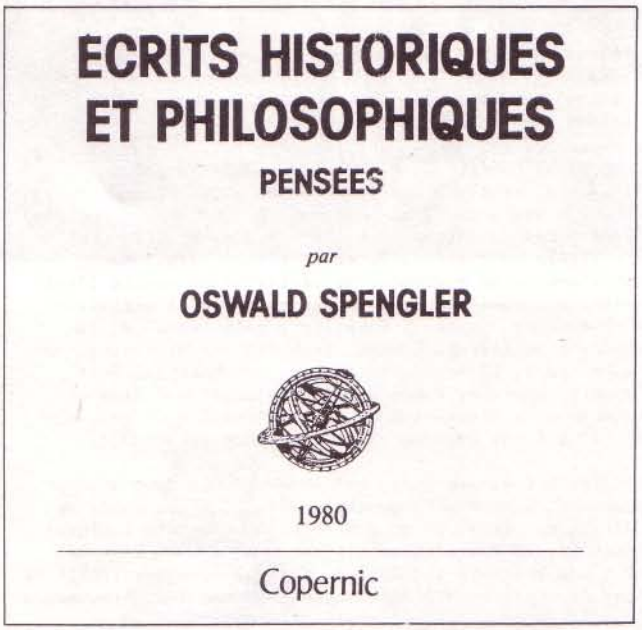
En haut, le titre d'un des derniers numéros de la collection de poche, INITIATIVE, publiée chez Herder à Fribourg, sous la direction de G.-K.Kaltenbrunner. Ce numéro est consacré au parasitisme social. En bas, une photo d'Armin Mohler, l'auteur de Die Konservative Revolution in Deutschland, 1918-1933.

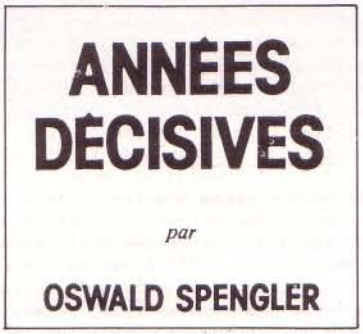
travailla sur les chantiers navals. Il finit par s'intéresser à la philosophie contemporaine et fut particulièrement fasciné par Nietzsche (La naissance de la tragédie), par Kolbenheyer (Bauhütte) et par Spengler (surtout Preussentum und Sozialismus). Il participa à la création, en 1964, du groupe de travail Junges Forum qui s'intéresse principalement aux minorités nationales, à l'écologie, aux problèmes de l'Europe orientale. Sa philosophie se base sur une conception solidariste de la société.

Armin MOHLER est l'auteur d'un ouvrage capital: Die Konservative Revolution in Deutschland, 1918-1932 (2ème édition, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt,1972). Il a été le secrétaire de l'écrivain Ernst Jünger et correspondant de plusieurs journaux allemands ou suisses alémaniques à Paris. Né à Bâle, en 1920, il s'est fixé à Munich en 1961. Depuis 1964, il dirige la Fondation Friedrich von Siemens de Munich et, en tant que tel, a organisé plusieurs colloques dont les actes ont été publiés. Orientations reviendra sur ces textes absolument fondamentaux pour la compréhension de notre temps. En outre, Armin MOHLER est l'auteur de plusieurs livres sur la politique allemande. Armin MOHLER morigène sans cesse nos voisins de l'Est, à cause de leur défaitisme politique. Nous ne saurions achever cette introduction au dossier Spengler sans mentionner un ouvrage récent et remarquablement bien fait sur sa pensée. Il s'agit de Spengler heute, Sechs Essays mit einem Vorwort von Hermann Lübbe, Herausgegeben von Peter Christian Ludz (= Spengler aujourd'hui, six essais avec une préface de Hermann Lübbe, édités par P.C.Ludz). Cet ouvrage est paru aux éditions C.H.Beck de Munich. Il comprend des textes de Hermann Lübbe(Historisch-politische Exaltationen. Spengler wiedergelesen /=Exaltations historico-politiques. Une relecture de S.), d'Alexander Demandt (Spengler und die Spätantike/= Spengler et la Haute-Antiquité), de Horst Möller (Oswald Spengler-Geschichte im Dienste der Zeitkritik/= O.S.-L'Histoire au service de la critique du temps),de Tracy B. Strong (O.S.-Ontologie, Kritik und Enttäuschung/=O.S.-Ontologie, critique et déception), du spécialiste français Gilbert Merlio (S.und die

Technik/= S. et la technique) et de G.L.Ulmen (Metaphysik des Morgenlandes-S.über Russland/=Métaphysique de l'Orient,S.et la Russie). La lecture de cet ouvrage est indispensable pour pouvoir comprendre et utiliser Spengler aujourd'hui.

Robert STEUCKERS.





Outre les deux livres parus aux Editions Copernic, que nous présentons dans l'encart publicitaire ci-dessus, on lira, de SPENGLER, en français, Le Déclin de l'Occident, Esquisse d'une morphologie de l'histoire universelle, en deux volumes, publiés par Gallimard, dans sa bibliothèque des Idées. Gallimard a également publié L'Homme et la Technique, dans la collection de poche "Idées" (n° 194). En allemand, Le Déclin de l'Occident et Années Décisives (Jahre der Entscheidung) sont disponibles dans la collection de poche "DTV".

Le journaliste Alain de BENOIST, penseur du courant d'idées baptisé Nouvelle Droite, s'est intéressé à Spengler et a fait paraître des articles sur cet auteur dans les revues Nouvelle Ecole et Eléments.

Anne-Marie CABRINI, pour sa part, a fait paraître un article très synthétique sur le sens de l'oeuvre de Spengler dans Totalité (n°3, 1977). Dans cette même revue, le rédacteur en chef, Monsieur Georges GONDINET a recensé l'édition française des Années Décisives (Totalité n°12, été 1981); ce fut l'occasion pour lui, de jeter un regard "évolien" sur l'oeuvre de Spengler. Cette démarche est philologiquement intéressante lorsque l'on sait que Julius EVOLA préfaça une des éditions italiennes d'Années Décisives et traduisit le Déclin. Dans ses préfaces, EVOLA critiquait plusieurs idées de Spengler et notamment la fameuse "impulsion faustienne". EVOLA a ainsi fait remarquer que cette impulsion faustienne est liée aux explorations et à l'expansion illimitée, contemporaines de l'humanisme et de la Renaissance. C'est à cette époque, écrit Georges GONDINET, que le conquistador se substitue au chevalier. A l'éthique médiévale de qualité succède l'éthique moderne de quantité. EVOLA reproche à Spengler d'avoir trop bien décrit les phénomènes de décadence ou l'inorganicité du stade de la "Zivilisation" et de n'avoir pas suffisamment défini la "Kultur", réceptacle de toutes les valeurs positives. Deux points des Années Décisives intéressent tout particulièrement l'évolien GONDINET: la relation incestueuse qui relie démocratie et communisme et la ressemblance que Spengler introduit entre l'Union Soviétique et les Etats-Unis. En Italie, Adriano ROMUALDI, dans un ouvrage publié après sa mort accidentelle, Correnti politiche ed ideologiche della destra tedesca dal 1918 al 1932 (L'Italiano-Edizioni, 1981), insiste sur la comparaison qu'opère Spengler entre la Rome antique et l'Allemagne prussienne. Il cite, à ce propos, une lettre de Spengler à son ami Hans KLÖRES (mai 1918): " L'Allemagne a une mission semblable à celle de Rome. Il faut considérer nos soldats comme les représentants d'un type qui entre dans l'histoire mondiale". Il compare ensuite la sobriété des légionnaires romains à celle des soldats allemands. A son avis, l'élément vieux-prussien allait dominer le socialisme en marche après la défaite de 1918; riche d'un immense trésor de discipline et de force organisatrice, le socialisme marqué d'éthique prussienne était destiné à récupérer les travailleurs honnêtes. Les spartakistes, selon Spengler, avaient une idéologie trop anarchique, trop dérivée des vaticinations de quelques intellectuels. Toutes ces approches de Spengler prouvent l'inépuisable richesse de son oeuvre. On peut, pour de très diverses raisons, ne pas partager tous ces points de vue - et c'est notre cas - mais le considérer comme le fondateur d'une école historique qui n'a pas encore trouvé d'expression concrète dans nos sociétés. On n'en sait que trop les motifs.

OSWALD SPENGLER ET L'IDEE DE DECLIN

Oswald Spengler est né le 29 mai 1880. Il a connu la célébrité immédiatement après la première Guerre mondiale. Il mourut en 1936, trois ans après la prise du pouvoir par Hitler et trois avant le début de la deuxième Guerre mondiale.

La pensée de cet homme, qui fut à la fois Kulturphilosoph et écrivain politique, qui élabora une théorie de l'Histoire, se situe entre le XIXème et le XXème siècles. Il est, d'une part, l'héritier des Romantiques, l'un des derniers descendants spirituels des métaphysiciens et fait figure de visionnaire et de rêveur irrationnel, dans l'orbite du mouvement de protestation contre l'Aufklärung rationaliste, qui a déçu parce qu'il minimisait le rôle de la "Nature". Spengler s'apparente, par la pensée, à Schelling, Görres, Bachofen et Nietzsche. D'autre part, il apparaît comme un prophète qui voit l'avenir lointain, comme un "futurologue" qui dresse froidement le diagnostic de la civilisation technique, dont il affirme résolument le caractère inévitable.

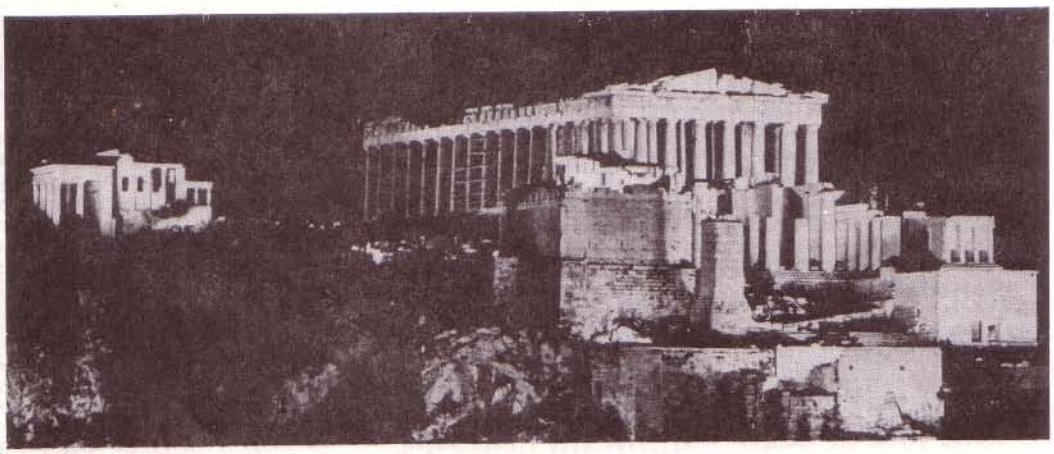
Spengler a toujours écrit qu'il devait beaucoup à Goethe et, jusque vers quarante ans, il s'est senti une vocation de poète. Il nous a légué des oeuvres lyriques et des essais dramatiques. Il eut même l'intention de créer une tragédie sur Tibère. Fasciné par les figures de César et de Jésus, il les imaginait comme les personnages d'une pièce de théâtre historique. Pendant toute sa vie, Spengler fut un rêveur et s'efforça de représenter ses visions dans des créations artistiques. Parmi ses ascendants maternels, on compte des danseurs, des maîtres de ballet et des ballerines. Une de ses soeurs composa des pièces de piano et essaya, toutefois sans succès, de se produire comme pianiste. Spengler aimait la musique et le théâtre. Lors de représentations, telles Stella de Goethe ou La force du destin de Verdi, il pleurait !

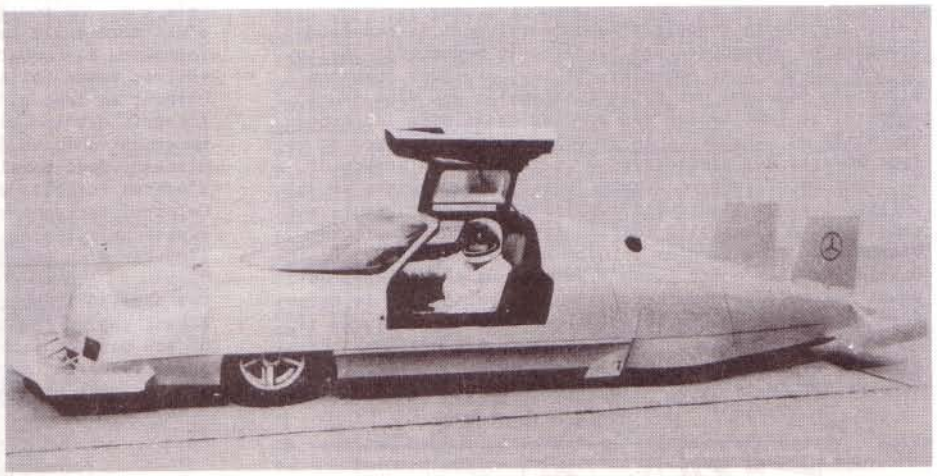
Des photos de sa jeunesse nous montrent un homme élégant, au front mince et droit, portant la moustache. Le visage, le regard et l'attitude font penser à Hugo von Hofmannstahl, à Rilke, voire à Nietzsche, au temps où celui-ci écrivait La naissance de la Tragédie.
Sensible comme un artiste, romantique attardé, rêveur, poète et visionnaire, voilà un pôle de sa nature d'esthète et d'"intuitif". C'est ce qui lui inspirera cette profession de foi étonnante: "Vouloir traiter l'Histoire au moyen d'une méthode scientifique, c'est, en fin de compte, produire chaque fois une oeuvre contradictoire. La nature doit être traitée scientifiquement, mais l'Histoire doit s'exprimer en poésie."
L'autre pôle de Spengler se révèle sur des photos ultérieures: on y aperçoit un type d'agent de change au crâne dénudé, à la stature trapue mais qui pourrait aussi être pris pour un capitaine d'industrie regardant le monde avec froideur, scepticisme voire avec une certaine rudesse.
Ce pôle-là est celui de l'écrivain politique, avec sa désillusion exagérée et son cynisme exacerbé jusqu'à la brutalité, celui qui l'incite à l'action politique: c'est ainsi qu'il fera l'éloge de Mussolini et affichera un profond mépris à l'égard de la République de Weimar.

L'esthète aux nerfs fragiles, à la sensibilité farouche, à la santé chancelante, cachait un dictateur potentiel qui considérait l'Etat démocratique des partis comme le type d'un nouvel impérialisme "césarien". Ce Spengler-là cherchait plus volontiers la fréquentation des "managers" de consortiums, des haut gradés de l'armée et des diplomates que celle des philosophes, des poètes et des humanistes. Il cultivait, à plaisir, l'image de l'homme dominateur, qui détient le pouvoir entre les mains, dont le visage demeure glacial en toutes circonstances. Cette image est celle du politicien "réaliste" qui rejette d'emblée littérateurs et idéologues. C'est le Spengler qui écrivait: "Dominer la réalité est plus important pour nous que de servir des valeurs idéales." Ou encore: "Seuls les rêveurs croient aux échappatoires...L'optimisme est lâcheté...Les idéaux sont lâchetés...S'il se trouve des hommes de la jeune génération qui, un jour, sous l'influence de ce livre (il s'agit du Déclin de l'Occident, note G.-K.K.), se tourneront vers la technique au lieu du lyrisme, vers la marine plutôt que vers la peinture, vers la politique plutôt que vers la philosophie spéculative, alors ils auront agi selon mes voeux et rien de meilleur ne peut leur être souhaité ."

En haut, à gauche: buste d'Oswald Spengler par Franz Cleve. A droite, un dessin de Hugo Bürkner représentant le philosophe Schelling (1890). En bas, à gauche, un dessin de Louise Garray, d'après une photographie de Nietzsche. A droite, Görres dessiné au crayon par Erick von Schröder, spécialement pour ce recueil.

Il faut tenir compte de ces deux pôles radicalement différents, si l'on veut rendre justice à l'oeuvre de Spengler, surtout à sa monumentale interprétation de l'Histoire, contenue dans Le Déclin de l'Occident.
Les deux volumes de cet ouvrage, parus en 1918 et en 1922 forment une sorte de centre autour duquel gravitent ses écrits politiques qui sont un jugement sur son époque. Il s'agit principalement de Prussianisme et Socialisme (1919), Années Décisives (1933), d'un essai d'anthropologie L'Homme et la Technique(1931) et de "fragments" sur l'Histoire universelle qui seront publiés après sa mort, en 1965 (Urfragen) et en 1966 (Urzeiten der Weltgeschichte).
Il faudrait encore citer sa correspondance éditée en 1963, divers discours, des conférences, des études, comprenant notamment une dissertation sur Héraclite et une réponse à la question que lui posait une revue américaine, "La paix mondiale est-elle possible?"





Les sociétés helléniques de l'Antiquité ont le culte de la stabilité. Les sociétés modernes, dérivées de l'esprit "faustien", exaltent le mouvement et la vitesse. Ci-contre, la Daimler-Benz C 111/IV.

Spengler donc, en esthète romantique, dépasse les limites traditionnellement assignées à l'histoire nationale des Etats et rejette le schéma européocentrique qui voit l'Histoire universelle se dérouler, en tout lieu, en trois temps: Antiquité, Moyen Age, Temps Modernes. Il refuse aussi d'avaliser l'idée qui postule un "progrès" qui serait soit linéaire soit dialectique.

Devant son regard d'artiste, s'étale le spectacle d'une multitude de cultures indépendantes les unes des autres: chacune a sa vie propre, sa volonté, son destin et sa sensibilité. Chacune de ces cultures, jaillies de paysages bien définis, est comme un grand organisme végétal, vigoureux quand il est jeune et qui, avec une "sublime gratuité", éclot, mûrit, se fâne ou se fige pour ne jamais revenir.

La Terre apparaît comme un immense parc, où, sur toute l'étendue de ses parterres, croissent et passent diverses cultures qui s'avoisinent ou se succèdent. Spengler en distingue huit:

- L'Egypte avec la Crète minoenne.
- Babylone.
- L'Inde.
- La Chine.
- La Grèce et Rome.
- La civilisation arabe.
- L'Amérique et le Mexique pré-colombien.
- L'Occident.

Dans le "russianisme" de Dostoïevski, Spengler perçoit la base potentielle d'une nouvelle culture à la recherche de sa forme et de son expression et qui la trouvera, pour autant qu'elle réussisse à secouer à temps la domination du marxisme importé de l'Ouest.

Chaque culture est un "tout" renfermé sur soi-même, semblable à une monade sans accès vers l'extérieur et dans laquelle toutes les zones sont morphologiquement cohérentes. Elles sont l'expression d'une "âme" imperturbable. Les institutions, les inventions et découvertes les plus prosaïques ont, outre leur valeur pratique, également une signification symbolique. Elles témoignent, autant que le mythe, la religion, l'art et la philosophie, d'un sentiment de la vie supra-individuel, d'une attitude fondamentale envers l'espace et le temps, le présent et le futur, l'en-deçà et l'au-delà. C'est ainsi que dans la culture occidentale, le téléphone, l'arme à longue portée, le chèque, la comptabilité et le calcul différentiel ne sont pas d'un rang symbolique inférieur à celui de la cathédrale gothique, de la musique instrumentale contrapuntique, la Madone de la Chapelle Sixtine et le château de Versailles. Spengler nomme les cultures grecque et romaine "apollinienne". Elles sont tournées vers le présent, ahistoriques, vouées au génie de la sculpture, "somatiques".
La culture arabe, à laquelle Spengler rattache, outre le "rameau" islamique, les mondes perse, protochrétien et byzantin, est appelée "magique". Son symbole originel (Ursymbol) est la forme concave. Le sentiment "magique" de cette concavité s'exprime dans l'architecture de la coupole centrale et dans l'Apocalypse, l'alchimie et les fonds dorés des mosaïques byzantines.

L'ancienne culture égyptienne est, pour Spengler, une "incarnation de la vigilance". L'expression symbolique de cette attitude fondamentale, c'est les canaux d'irrigation et les hiérarchies de fonctionnaires tout autant que le culte des momies, les hiéroglyphes, l'usage du basalte et du granit dans la sculpture.

Enfin, Spengler qualifie de "faustienne" la culture occidentale, seul grand corps encore vivant de l'Histoire, arrivé toutefois à la phase de déclin, qu'il nomme Zivilisation. Cette culture compte mille ans d'existence et s'éteindra un jour comme toutes les autres.

Les spécialistes ont reproché à la morphologie visionnaire de la culture, établie par Spengler, ses erreurs, ses défauts et sa partialité. Bon nombre de ces reproches sont d'importance. Thomas Mann a nommé Le Déclin de l'Occident un "roman intellectuel" et son auteur un "défaitiste de l'humanité". Le rationaliste libéral Theodor Geiger dit de ce livre qu'il est un des plus néfastes de notre millénaire. Selon Geiger, à peu près chaque affirmation serait contestable et ne résisterait pas à la critique. Dans son ouvrage Die Zerstörung der Vernunft (La destruction de la raison), le théoricien marxiste Georg Lukács consacre une quinzaine de pages à

Oswald Spengler. Il le couvre d'invectives comme, par exemple: "Prélude immédiat à la philosophie du fascisme... Abaissement du niveau philosophique...Dégradation de l'esprit scientifique...Dillettantisme...Badinage avec les analogies...Cynisme et absence de scrupules...Absence d'esprit critique...Légèreté dans les généralisations ...Primitif...Mystique...Absurde...Vue-du-monde d'un réactionnaire militant...Faux combats..."

Une polémique d'une telle ampleur à l'encontre d'un penseur permet de supposer que les arguments qu'on avance contre lui sont faibles. C'est vrai dans la plupart des cas. Les critiques adressées tant à l'ensemble de l'oeuvre qu'aux détails ne change rien au fait que Spengler, en solitaire, à l'écart des courants universitaires, confessionnels et politiques, a vu beaucoup de choses que ses adversaires n'avaient jamais perçues. Theodor W. Adorno avoue que Spengler n'a, jusqu'ici, trouvé aucun adversaire à sa taille.

Celui qui voudra connaître fondamentalement la pensée de Spengler ne commencera pas par lire le monumental Déclin de l'Occident. Avec Spengler, il faut procéder comme un alpiniste débutant qui évite l'ascension des plus hauts sommets. Il faut tenter son premier essai avec les Années Décisives ou L'Homme et la Technique, deux ouvrages de volume modeste qui s'adressent à un cercle plus étendu de lecteurs et offrent un résumé judicieux des thèses et des perspectives de l'auteur qui, visionnaire romantique, est capable d'un diagnostic réaliste et d'évaluer impitoyablement son époque, d'en peindre sans illusions le déclin. Oswald Spengler a été jusqu'à sa mort un pessimiste. Nul, avant lui, n'a reconnu avec autant de pertinence le caractère périssable et non téléologique de toute culture. Il ne s'est toutefois pas prononcer pour une "évasion" résignée ou une désertion affolée, loin du monde. Il écrit: "Chaque grande culture est une tragédie; l'histoire de l'homme, dans son ensemble, est tragique. Mais la faute et la chute de l'homme faustien prennent une dimension plus grande que ce qu'Eschyle et Shakespeare ont jamais vu. Le seigneur du monde devient l'esclave de la machine. C'est le tragique de notre temps que la pensée humaine dans son déchaînement n'est plus à même de contrôler ses conséquences". "Les peuples blancs dominateurs sont descendus du rang qu'ils occupaient jadis. A présent, ils négocient là où hier ils commandaient et, demain, ils devront user de flatteries pour pouvoir négocier. Ils ont perdu conscience de l'évidence de leur pouvoir et ne le remarquent même pas". "Le socialisme actuel est au début de sa croissance et s'oppose à toute expansion; un jour, il en deviendra le principal protagoniste". "Un démocrate de la vieille école n'exigera plus la liberté de la presse, mais la réclamera à la presse". "Il fut un temps où l'on ne se risquait pas à penser librement; actuellement, on le peut, mais on n'en est plus capable. On se contente d'essayer de penser à ce qu'il faudrait vouloir et c'est cela que l'on ressent comme liberté". "Le bolchévisme n'est mort nulle part, sauf en Russie. Si l'on détruit sa formation de combat, il se perpétue sous des formes nouvelles: comme "aile gauche" du parti qui croit l'avoir vaincu; en tant qu'opinion présente, à leur insu, dans l'esprit des individus et de la masse qu'il leurre; comme mouvement qui, un jour, se manifestera en formations organisées...Quel parti ose encore déclarer qu'il représente d'autres intérêts dans la nation que ceux du travailleur? Celui-ci, presque sans exception, fait comme partie d'une classe privilégiée, que ce soit par lâcheté ou dans l'espoir d'un succès électoral..."

Ces considérations, aussi actuelles que provocantes, ne datent pas de 1980; elles ont été formulées il y a 50 ou 60 ans par cet isolé que fut Oswald Spengler. Il appartient sans aucun doute aux écrivains dont le langage est des plus suggestifs.

Gerd-Klaus KALTENBRUNNER.

(traduction française: Elfrieda Popelier).

Ce texte de G.-K.Kaltenbrunner est extrait de la revue FRAGMENTE (n°61, septembre 1980). L'adresse de la rédaction est: Fragmente, c/o Peter Plette, Thiemannstrasse 21, D-2104 Hamburg 92, Deutschland. Fragmente s'intéresse principalement aux questions d'éducation, à l'écologie et aux problèmes démographiques. L'abonnement coûte 10 DM pour quatre numéros.

SPENGLER AUJOURD'HUI

A notre époque, on ne s'imagine plus l'effet qu'eut, sur le public allemand, la parution, en 1918, du premier volume de l'ouvrage magistral d'Oswald Spengler, Le Déclin de l'Occident. Paru presqu'au moment de la défaite allemande, ce livre fournissait, dans le climat de dépression qui régnait à cette époque, une explication profonde, philosophique et historique. Globalement, les deux événements présentaient les analogies suivantes: le hasard de leur coïncidence (abstraction faite des retards d'impression dûs à la guerre); ils suscitaient la tentative d'une nouvelle explication morphologique de l'Histoire Universelle, c'est-à-dire d'une présentation de l'histoire des diverses cultures qui, à l'instar des végétaux, croissent et disparaissent.

Certes, ce type d'interprétation des faits historiques n'est pas neuf. Déjà, à l'époque de la Renaissance, l'Italien VICO, dans sa philosophie de l'Histoire, avait défendu des idées semblables, mais, avant Spengler, personne n'avait soutenu ce principe d'une façon aussi conséquente et tracé, jusque dans les détails, un tableau comparatif de l'évolution des grandes cultures du passé. On pouvait dès lors tirer des parallèles pour évaluer l'avenir de notre culture occidentale ou, comme Spengler aimait la nommer, la culture faustienne: une longue agonie de ses forces, un vieillissement progressif et, tout au bout, la fin, la conquête par des peuples jeunes et incultes, le déclin dans le désert gris d'une existence de fellah sans histoire.

C'était la première fois qu'un penseur d'avant-garde déclarait la guerre à la foi optimiste occidentale en un progrès éternel et irréversible. En outre, Spengler développait une interprétation tout à fait pessimiste du phénomène historique. Pourtant, Spengler s'est toujours inscrit en faux contre l'accusation de pessimisme absolu; il se moquait de la comparaison, souvent opérée, entre le déclin de l'Occident et le naufrage d'un navire. Il prônait bien plutôt un pessimisme héroïque, à l'exemple du légionnaire romain qui, sous la pluie de lave de Pompéï, resta inébranlable, à son poste.

Mais le titre sensationnel de son livre, inconcevable avant 1914, fut, dans les jours sombres de l'effondrement de l'Allemagne, la cause du succès de l'ouvrage qui, pourtant, exigeait beaucoup de connaissances de la part de ses lecteurs. Rares sont ceux qui, avant et après Spengler, ont ressenti, de façon aussi vivante, la passion de cet érudit doublé d'un écrivain politique.
Tandis que, inspiré par sa grandiose philosophie de l'Histoire, il achevait le second volume de son Déclin de l'Occident, il chercha à conseiller politiquement le le Forstrat ESCHERICH et son groupe de radicaux de droite, l'ORGESCH (="Organisation Escherich"). Il tenta également d'apporter un changement d'orientation dans le journal Münchener Neuesten Nachrichten. Plus tard, tout en correspondant avec le conseiller de commerce REUSCH de la GHH et avec Roderich SCHLUBACH, président de la PATRIOTISCHE

GESELLSCHAFT de Hambourg, au sujet des questions politiques du jour, il travaillait à un livre demeuré inachevé, Urfragen et recueillait des documents sur l'histoire universelle d'avant 2.000 ans avant notre ère.

Au cours des années, son travail scientifiques s'attacha, de plus en plus, à l'histoire des anciennes cultures: l'Antiquité chinoise, l'Orient ancien, l'Amérique pré-colombienne et les cultures préhistoriques du bassin méditérranéen.

S'il lui fut refusé d'exercer, dans la pratique, une activité politique réelle, Spengler, néanmoins, se décernait volontiers le rôle d'un maître politique du peuple allemand. Parmi ceux qui ne s'accomodaient pas de la nouvelle réalité politique de la période entre 1919 et 1933, beaucoup le considéraient comme tel.
Sans aucun doute, il aurait pu, à ce moment, être le grand maître spirituel des conservateurs antidémocratiques, en Allemagne. Son influence, grâce à son talent et à ses formulations expressives et fascinantes, dépassa celle de MOELLER van den BRUCK, auteur d'un ouvrage fort lu, Le Troisième Reich.

Dessin au crayon d'Erick von Schröder, d'après un portrait de Moeller van den Bruck. L'écrivain porte l'uniforme de la première Guerre mondiale.

Parmi ses écrits politiques de l'époque, plusieurs sont de nature violemment polémique (sans beaucoup d'objectivité) et, trente-huit ans après la mort de l'auteur, résolument dépassés. La République de Weimar trouva en lui un critique impitoyable et un adversaire irréductible. Il n'a pas vu ou n'a pas voulu voir les possibilités qui s'offraient d'une évolution de la pensée politique conservatrice sur base démocratique.

Cependant, il faut savoir et estimer le fait que Spengler a toujours rejeté Hitler et le National-Socialisme, malgré les efforts déployés pour le gagner à cette cause. Le fameux "jour de Potsdam", il déclina une invitation de Goebbels à parler à la radio. Il semble avoir eu le présentiment de la catastrophe de la deuxième Guerre modiale. Tandis qu'il montrait un mépris égal pour la démocratie et le National-Socialisme démagogique et raciste, il louait Mussolini et développait une conception d'un César s'appuyant exclusivement sur l'armée et dédaigneux de la foule. Lors de la crise de l'automne 1923, il aurait approché, dans ce sens, le général von SEECKT; mais, quand ce dernier écarta prudemment sa proposition, Spengler s'exprima, à son sujet, avec surprise et mépris.

Deux écrits de Spengler sont encore, aujourd'hui, d'actualité et valent la peine d'être relus. Le premier de ces ouvrages est un écrit politique de 1919, intitulé Preussentum und Sozialismus (= Prussianisme et socialisme). Dans cet ouvrage, Spengler a tenté de dépasser les controverses - qui faisaient alors l'actualité - entre capitalisme et socialisme (version marxiste); Spengler voulait revoir cette problématique à la lumière de prémisses totalement neuves. Pour lui, cette opposition réside dans le fait que le libéralisme est une idéologie d'essence anglaise, tandis que le socialisme est d'essence prussienne. La société anglaise est basée sur les différences entre riches et pauvres, alors que la société prussienne est basée sur les principes de commandement et d'obéissance. La philosophie de l'Etat britannique remonte, selon Spengler, aux Vikings et celle de l'Etat prussien, aux ordres de chevalerie. Pour les premiers, c'est le gain qui importe, pour les autres, le service. Karl MARX, cependant, a négligé ces différences de base ou n'a pas voulu les admettre; il a, de ce fait, dégradé le socialisme au rang d'un capitalisme de la classe inférieure. Spengler, lui, prônait le socialisme en tant qu'éthique et non en tant que principe économique matérialiste.

Bien sûr, les thèses de Spengler sont quelque peu exagérées; pourtant, elles étaient peut-être moins étrangères à la réalité que la réduction marxienne au contraste bourgeoisie/prolétariat, où la réalité se voit comprimée dans un rigide corset théorique. En 1919, l'ouvrage, qui paraissait à un moment de renouveau spirituel, fut acceuilli avec enthousiasme dans les cercles de la jeunesse intellectuelle. Plus tard, la dichotomie gauche/droite conventionnelle refoula ces thèses à l'arrière-plan des débats idéologiques. Spengler lui-même, sous l'influence d'amis tels le grand industriel Paul REUSCH, renonça prudemment à quelques points de sa théorie.

A présent, après un demi-siècle de règne de la devise libérale "Enrichissez-vous!" et après le mouvement de contestation anarchiste et le marxisme tardif, on retrouvera, dans cet écrit, des préceptes pour vivre un avenir qui s'orientera selon les meilleurs idéaux du passé.

La deuxième oeuvre de Spengler, qui pourrait servir d'orientation aujourd'hui, est parue en été 1933 et s'intitule Deutschland und die weltgeschichtliche Entwicklung (=L'Allemagne et l'évolution de l'Histoire universelle). Ce texte devait être le premier tome des Années Décisives. Le second n'a jamais paru. La publication de ce livre, marqué par les circonstances du moment, quelques mois après la prise du pouvoir par Hitler, fit sensation. Il fut la première - et durant douze ans la seule - critique sans détours et sans ménagements du régime hitlérien.

En fait, Spengler approuvait, en principe, le changement de régime. Il n'a versé aucune larme lors de la disparition de la République de Weimar. Mais il réprouva âprement la célébration bruyante et exubérante de la victoire; il affirma que les vrais problèmes n'étaient pas pour autant résolus et, aussi, que les anciennes divisions de la société, sous la forme du contraste entre aile gauche et aile droite, se perpétuaient au sein du parti vainqueur. Spengler semble avoir préssenti l'affaire RÖHM qui survint un an plus tard. Il mit la nation en garde contre la "garde prétorienne" qui, généralement, s'élève à la suite de la victoire et, après celle-ci, devient inutile et doit être mise à l'écart.

Les événements ont démenti maintes considérations de cette oeuvre. Spengler, par exemple, surestimait le Japon et sous-estimait les Etats-Unis qui seraient, selon lui, en bonne voie de décadence. En revanche, deux de ses prophéties se sont réalisées et sont, de nos jours, d'une brûlante actualité: la révolution mondiale des gens de couleur, le grand combat des races de couleur contre la domination coloniale blanche et, partiellement associée à cette lutte, la révolution mondiale des Blancs, c'est-à-dire la révolte du prolétariat blanc contre ses couches dirigeantes, porteuses de "culture".

Les formulations très exagérées de Spengler peuvent sembler inadaptées à leur époque, où l'Allemagne comptait six millions de chômeurs et où le prolétariat était réduit à une franche misère. Mais, dans ces affirmations, on découvre une surprenante clairvoyance politique parce qu'elles sont déroutantes pour le présent et le proche avenir mais, deviennent des prophéties valables pour le long terme.

Spengler est resté longtemps à l'ombre derrière son oeuvre. il refusa les fonctions que lui proposaient les universités et mena une existence de chercheur solitaire, indépendant et célibataire. Ainsi se dessine la figure d'un homme timide, hostile au monde (surtout lorsqu'il se sentit encore plus

isolé, suite à son attitude critique envers le régime national-socialiste.

L'édition de son importante correspondance des années 1913-1936, aux éditions C.H.Beck de Munich, en 1963, nous a débarassé de l'image d'un philosophe coupé du monde, enfermé dans sa tour d'ivoire. Beaucoup de personnalités intéressantes furent les correspondants de Spengler. Parmi elles, nous avons déjà cité Paul REUSCH, le président de la GHH (=Gutehoffnungshütte); il y avait aussi l'historien de l'Antiquité Eduard MEYER, le Kulturphilosoph Leo FROBENIUS et Elisabeth FÖRSTER-NIETZSCHE, la soeur du philosophe (avec qui il rompit, à cause de l'enthousiasme fanatique qu'elle manifesta pour Hitler).

Spengler voyageait chaque fois que sa position financière le lui permettait; presque chaque année, il se rendait en Italie; il allait aussi en Espagne, dans le Sud de la France, en Scandinavie et en Finlande; on n'a jamais su exactement si un projet de voyage en Russie fut effectivement mis à exécution.
Il s'intéressa beaucoup plus aux autres que l'on ne serait tenté de le croire: il encouragea des talents, conseilla de jeunes érudits et, dans sa correspondance personnelle, il se révèle comme un homme plein d'humour et d'esprit.

Le tragique ne lui fut pas épargné. Tandis qu'il écrivait son livre qui bouleversa le monde, il fut maintes fois dégoûté du papier et ressentit une profonde aversion pour son existence de forçat de l'écriture.
Il avait soif d'actions et d'activité pratique. Plusieurs aspects rudes de sa personnalité proviennent d'un sentiment de frustration. En outre, depuis sa jeunesse, Spengler avait une santé faible. Jamais, dans ses lettres, ne s'interrompaient les plaintes à propos de migraines insupportables, de névralgies, de maux d'estomac, d'opérations à la mâchoire...Il dut sacrifier bien des voyages et des visites à cause de ces incessantes maladies. A peine âgé de 56 ans, il mourut subitement, le 8 mai 1936, d'une crise cardiaque. Le nom de Spengler a été oublié. Mais beaucoup de choses appellent son retour.

Wilhelm DÜDEN.

(traduction française: Elfrieda Popelier).

Ce texte de Wilhelm DUDEN a été publié dans la revue CRITICóN (Adresse: Promenadeplatz 9, Eingang Hartmannstrasse, 1.Aufgang, D-8000 MüNCHEN 2) en avril 1974. CRITICóN est une revue qui se veut le forum de toutes les formes de l'idéologie conservatrice. Dans ses colonnes,s'expriment catholiques, protestants, libéraux, nationaux-conservateurs, nominalistes ou universalistes. C'est précisément grâce à ces polémiques que la revue trouve sa raison d'être. On croit trop souvent qu'il n'existe qu'une et une seule idéologie conservatrice, ayant pour dénominateur commun un anti-communisme primaire. Rien n'est plus faux. Toutes les querelles de l'Histoire sont potentiellement présentes dans toutes les idéologies. Le communisme, même dans ses formes apparemment les plus rigides, n'échappe pas à cette règle. Il est temps que les hommes, qui s'intéressent aux idées politiques, sachent que les -ismes précédés du préfixe anti- ne sont que les expressions d'une volonté de préserver les statu quo. Et cela signifie sortir du jeu de la vie.

REFLEXIONS D'UN LECTEUR DU «DECLIN»

L'ouvrage principal d'Oswald Spengler, Der Untergang des Abendlandes, était, après la première Guerre mondiale, le livre théorique qui devait rendre compréhensibles, aux conservateurs allemands, les événements contemporains. Pour beaucoup de conservateurs, en effet, cet ouvrage prit la même place que Das Kapital de Marx pour la gauche. Der Untergang des Abendlandes décrypte,d'une façon semblable, les événements politiques et sociaux mais, cette fois, sur la base d'une conception cyclique des cultures, propre au conservatisme.

Face à une idéologie de "gauche", représentée par le matérialisme historique et sa conception linéaire du temps, se dressait désormais une idéologie de "droite", exprimée par une saisie organique et cyclique du devenir et du déclin des cultures humaines. Ce qui est fascinant dans cet ouvrage de Spengler est la logique simple par laquelle on pouvait expliquer le marxisme comme un phénomène de déclin, propre à un Occident qui se désintégrait. Quand une culture est arrivée à l'automne de ses valeurs, la forme césarienne doit dominer l'esprit conservateur, esthétiquement et politiquement. Ainsi, l'hiver pourra être supporté avec hauteur et dignité. Dans la logique d'une telle interprétation de l'Histoire, sommeille un fascisme de droite tout autant qu'un fascisme de gauche. Ernst Jünger nous a rendu cette logique plus évidente en nous décrivant ce qu'il entendait par la Figure du Travailleur et du Soldat.

La mégalomanie césarienne de la civilisation technique de notre temps débouche sur la prolifération folle de l'économique. Les hommes sont dès lors condamnés à vivre dans une Tour de Babel que nous abandonnent les Etats d'idéologie droitière ou gauchiste parce qu'ils sont animés d'une volonté de forme. C'est là l'hypothèque du technocratisme. Ces formes se pétrifient et ce nouvel état de chose, déterminé par un industrialisme totalitaire, menace l'Occident de disparition, en tant que monde de peuples.

Le conservateur (l'homme de droite) est, aujourd'hui, déchiré par ses contradictions. Il vit la rébellion, principalement portée par les idéologies de gauche,qui s'alluma partout et se dresse contre les formes anciennes. Il sait qu'aussi longtemps que la substance des peuples de culture demeure vivante, il y aura, après l'hiver des formes totalitaires, le printemps du combat pour de nouvelles valeurs. Mais la rébellion se dresse contre la forme ! Le conservateur devra inévitablement devenir un révolutionnaire car il s'agira de lutter pour la conservation des valeurs vitales et éternelles. Tout ce qui restera attaché "conservativement" (et peureusement) aux vieilles formes est condamné à périr avec le vieil Occident. Tel sera le sort des réactionnaires, qu'ils soient de droite ou de gauche.

Il faut donc tirer la conclusion de notre expérience historique et dire qu'un ensemble de peuples, qui serait intérieurement resté vivant, est capable, aujourd'hui, de commencer un nouveau cycle de culture, s'il s'est conservé la force d'entreprendre un combat pour de nouvelles valeurs. Un essor du nouvel Occident serait la déduction logique de la doctrine spenglérienne des cycles de culture. Une telle expérience historique s'avèrerait d'autant plus possible que notre niveau de connaissances empiriques est élevé.

Le conservateur devra se réorienter. Il devra surmonter son aversion à l'égard de l'"informalité" de la gauche. Le nouveau front révolutionnaire court entre les vieilles délimitations partisanes de la droite et de la gauche. Ce n'est d'ailleurs que dans la destruction de ces formes sociales, qui, aujourd'hui, menacent existentiellement les valeurs vitales, que le révolutionnaire conservateur pourra donner de nouvelles formes aux valeurs telles le peuple et la patrie, la dignité humaine et l'humanité globale. Et c'est au nom de ces nouvelles valeurs (qui sont en même temps anciennes) qu'il faut combattre pour l'existence et la forme d'une nouvelle Europe. Pour le conservateur capable de dépasser ses a priori intellectuels, Oswald Spengler est plus actuel que jamais.

Lothar PENZ.

(traduction française: Robert Steuckers).

Ce texte de Lothar Penz est tiré de sa revue 'SOL', dans laquelle il exprimait ses idées solidaristes. Il devait celles-ci à Konrad Lorenz et aux initiatives de l'industriel DIESEL. Dans les colonnes de cette revue, on trouvait également des textes sur l'écologie et sur les mouvements politiques qui se réclamaient de l'écologisme. 'SOL' a disparu. Le texte sur Spengler que nous avons traduit était paru dans le n°3 de l'année 1980.

HOMMAGE A OSWALD SPENGLER

Il y a plusieurs façons d'ignorer les pensées des grands hommes et de vivre comme si ces pensées n'avaient jamais été émises. En 1980, c'est ce que tout observateur a pu constater en Allemagne Fédérale. On y célébrait le centenaire de la naissance d'Oswald Spengler. Même dans les hommages rendus au philosophe, on doit, objectivement, constater des lacunes. Les uns ont souligné l'importance de la philosophie spenglérienne de l'Histoire, dont les prophéties auraient été confirmées par les événements; mais, ainsi, ils ont évité d'aborder les affirmations politiques de l'auteur du Déclin de l'Occident.
D'autres ont voulu "sauver" le Spengler politicien, en faisant de lui un antifasciste et en n'étudiant que très superficiellement les liens qui ont existé entre Spengler, Hitler et le national-socialisme.
Je ne dirais rien des "brillants" essayistes, qui se sont prodigieusement acharné à l'étude de Spengler pour en tirer très peu de choses.

LE SPENGLER TOTAL

Ce fut un autre vénérable grand homme, Herbert CYSARZ (né 16 ans après Spengler) qui put vraiment saisir l'oeuvre de Spengler dans sa totalité. L'hommage qu'il lui rend, dans le numéro de janvier 1980 de la revue Aula, éditée à Graz en Autriche, commence par ces mots: "Aucun historien contemporain n'a connu une aussi grande gloire qu'Oswald Spengler. Aucun n'a été, de son vivant, aussi incontestablement original. Cet homme, hostile à toute littérature et à tout idéalisme, totalement étranger au monde abstrait des livres, a fait entrevoir les grands thèmes et les multiples imbrications de l'Histoire et a souligné, comme cela n'avait jamais auparavant été fait, l'intensité qui réside dans le vouloir et l'agir. Il a donné au monde une nouvelle manière de concevoir la politique, ainsi qu'un styleparticulier de voir, de penser et de présenter l'Histoire". Bien évidemment, CYSARZ sait que Spengler est plus qu'un historien; à propos de son oeuvre, il écrit qu'elle reste un signe du destin qui s'est manifesté au tournant de notre temps.

Un homme de la même génération que CYSARZ, Ernst JüNGER avait déjà écrit des choses de ce genre dans les années vingt, même si le ton était plus mesuré, moins pathétique. Dans un très important article politique de l'époque (dont, bien entendu, on ne prévoit pas la réédition dans les ouevres complètes de JüNGER), il exprimait une opinion partagée par beaucoup de contemporains: pour un cerveau de la trempe de celui de Spengler, ils donneraient bien tout un Parlement.

LES FAIBLESSES DE L'OEUVRE DE SPENGLER

Une acceptation aussi enthousiaste de la totalité de l'oeuvre de Spengler ne signifie toutefois pas qu'on en avalise tous les détails, sans formuler aucune critique. Spengler n'est pas un surhomme; il a, lui aussi, ses faiblesses. A côté des prophéties qui se sont effectivement réalisées, il y a celles qui n'ont eu aucune suite. Les études approfondies de Spengler sur les diverses cultures de l'Histoire, nous obligent à constater que tous les domaines de l'activité créatrice de l'homme ne lui sont pas également familiers. Par exemple, le style littéraire de Spengler n'est pas toujours à la hauteur de ses sujets; il n'y a pas lieu de s'en étonner, car ces textes suscitent de trop fortes émotions. Les ennemis de Spengler se plaisent d'ailleurs à citer les phrases où transparaît un certain "kitsch". De plus, Spengler accuse une faiblesse, comme bon nombre de visionnaires: ce qui est tout immédiat lui échappe. Ainsi, selon lui, le grand poète de sa génération n'est ni Stefan GEORGE ni Rainer Maria RILKE, mais Ernst DROEM, qui est, à juste titre, resté inconnu.

Très révélatrice est la réaction de l'auteur du Déclin de l'Occident à l'envoi, par un jeune écrivain, d'un livre capital de notre siècle. En 1932, en effet, Ernst JüNGER fit envoyer à Spengler, accompagné de tous ses respects, son livre intitulé Der Arbeiter (=Le Travailleur). Spengler s'est contenté de feuilleter le livre et écri-

vit: "En Allemagne, la paysannerie est encore une force politique. Et lorsque l'on oppose à la paysannerie -soi-disant moribonde- le "Travailleur", c'est-à-dire l'ouvrier des fabriques, on s'éloigne de la réalité et l'on s'interdit toute influence sur l'avenir...". Comme Spengler n'a pas lu le livre, il ne peut savoir que JüNGER ne parle pas de l'ouvrier des fabriques. Mais il est fort étonnant qu'il surévalue les potentialités politiques d'une paysannerie qui, quelques années plus tard, allait être complètement annihilée.

LE BARRAGE INTÉRIEUR

Ni ces quelques aveuglements ni les aspects bizarres de la vie de Spengler ne doivent détourner notre attention de l'ensemble de son oeuvre. Cet homme susceptible se mit un masque, prit un style qu'il ne faut pas prendre tel quel. Ainsi, les admirateurs de Spengler éviteront de confondre sa personnalité véritable avec ce "masque césarien" qu'il affichait lors de ses nombreuses apparitions publiques (1).
Les détracteurs de Spengler, de leur côté, s'efforceront de ne pas le décrire,à la lumière de sa vie privée, comme une sorte de totem bizarre de la bourgeoisie déclinante.

Bien sûr, la vie recluse de Spengler permet de telles suppositions. Il est né le 29 mai 1880, fils d'un haut fonctionnaire des postes, à Blankenburg dans le Harz (2). Ce n'était pas le père, homme paisible, qui dominait la vie familiale mais la mère, une créature à moitié folle, dévorée d'ambitions pseudo-artistiques. Elle remplissait leur grand appartement d'une telle quantité de meubles que le jeune Oswald et ses trois soeurs devaient loger dans des débarras, sous le toit !
Après avoir soutenu une dissertation sur Héraclite, Spengler devint professeur de mathématiques et de sciences naturelles, dans un gymnase. Ensuite, le décès de sa mère ne lui laissa pas d'héritage consistent, mais lui permit quand même de vivre sans travailler; de 1911 à la mortelle crise cardiaque du 7 mai 1936, il vivra retiré, en chercheur indépendant, à Munich, dans un appartement immense de style "Gründerzeit" (le style des années 1870-1880), bourré de meubles maasifs et situé dans la Widenmayerstrasse. Une des ses soeurs le soignait.

---

(1) On pourra, bien sûr, discuter du bon goût de publier la photo de Spengler sur son lit de mort. Cette photo prouve toutefois que ce masque n'a pas, de façon durable, imprégné la physionomie de Spengler.

(2) Un autre protagoniste de la "Konservative Revolution" issu de cette ville, est August Winnig. Il est né deux ans avant Spengler, en 1878, et est le fils du fossoyeur.

Il voyageait peu et n'entretenait qu'un cercle restreint de relations. Il a refusé les postes de professeur qu'on lui offrait. Il a été réformé lors de la première Guerre mondiale. Cette vie semble dominée par un refus farouche de tous contacts humains. On ne sait rien d'éventuelles relations érotiques. Dès le départ, il y a repli vers l'intériorité. Et seul, chez Spengler, nous intéresse le résultat qu'a produit cet isolement dès 1917.
La chasteté de cette existence n'est nullement un argument contre l'oeuvre de Spengler. Comme, du reste, l'isolement dans une cellule monacale ne saurait être un argument contre Augustin.

AU-DELÀ DE L'OPTIMISME ET DU PESSIMISME

Dans l'histoire des idées, la signification de l'oeuvre de Spengler réside en ceci que, dans une situation de crise, il ramène à la conscience les fondements "souterrains" de la pensée, avec une vigueur qui rappelle celle d'un Georges SOREL. Mais quelle fut cette situation de crise ? L'effondrement, à cause de la première Guerre mondiale, du Reich allemand qui, pendant des siècles, avait été le centre de l'Europe.
Et quels sont ces fondements "souterrains" ? C'est la pensée résolument réaliste amorcée par Héraclite et la Stoa. C'est une pensée qui renonce, depuis toujours, aux fausses consolations et aux mirages des systèmes fondés sur de pseudo-ordres cosmiques.

De manière magistrale, Spengler confronte la génération de la guerre à cette pensée. Son style était un curieux mélange de "monumentalité" classique et d'expressionisme, fait de couleurs criardes. Et ce sont précisément ceux qui, le plus profondément, avaient expérimenté l'effondrement du monde bourgeois (celui de la "Maison de Poupée")(3), qui entendirent son appel.

Cette pensée se situe au-delà de l'optimisme et du pessimisme. Le titre que l'éditeur choisit pour l'oeuvre majeure de Spengler (Le Déclin de l'Occident) trompe. Il est possible, qu'en privé, Spengler ait déploré l'effondrement d'un monde qui lui était cher. Mais, son oeuvre ne déplore rien; elle nous apprend bien plutôt que l'Histoire est un unique mouvement d'émergence et de déclin et qu'il ne reste rien d'autre à l'homme que de faire face, avec contenance, à cette réalité, dans le lieu que le destin lui a désigné. C'est ce qui a empêché Spengler de s'identifier au IIIème Reich et qui l'a amené, en 1933, dans son dernier ouvrage, Jahre der Entscheidung (=Années Décisives) à reprocher au NSDAP son aveuglement en politique extérieure.

Pour Spengler, la politique extérieure, parce qu'elle est combat, est primordiale par rapport à la politique intérieure qui, elle, insiste davantage sur le bien-être. Ainsi, le caractère hybride du national-socialisme apparaît clairement: en tant que socialisme, il recèle une forte tendance à l'utopie, même s'il connait aussi la fascination de la mélodie héraclitéenne.

Sans doute, aucune praxis politique n'est possible sans une certaine dose d'espérance et sans allusions à un ordre (cosmique) doté de sens (téléologique). Seule, une minorité d'individus soutient le regard de la Gorgone. Dans cette minorité, le pourcentage des hommes d'action est plus élevé que celui des intellectuels, des prêtres et des autres fabricants d'opinions.
De toutes façons, les disciples d'Héraclite disposent de leur propre consolation, qu'ils tirent précisément de ce qui constitue, pour les autres, une source de terreur. La lecture de Spengler nous démontre le double aspect de la pensée héraclitéenne.

L'INFLEXIBILITÉ

C'est avec pertinence que Herbert CYSARZ a cité les deux phrases qui montrent le plus implacablement ce qui sépare Oswald Spengler tant de la société libérale que de toute espèce de dictature du bien-être (qu'elle soit rouge ou brune) (4). La première de ces phrases dit: "Les faits sont plus importants que les vérités". La seconde: "La vie n'est pas sainte". C'est là le rude côté de la philosophie spenglérienne et c'est dans L'Homme et la Technique (1931), un livre épuré de toute ambiguïté, que Spengler la souligne tout particulièrement, par défi contre tous les bavardages de notre siècle.

Heinz FRIEDRICH, dans son article de Die Welt, rédigé pour le centenaire du philosophe, a eu des formules plus concises encore. Il part du fait que Spengler lui-même se déclare disciple de Goethe et de Nietzsche. CYSARZ, lui, disait que la notion spenglérienne de destin révélait davantage d'affinités éléctives avec les sagas germaniques et l'héroïsme tragique de Shakespeare qu'avec l'humanisme classique. Heinz FRIEDRICH écrit, dans un langage qui n'a rien de spenglérien (il parle des "vérités" !): "A la fin de ce siècle de chaos, les citoyens doivent s'habituer à ne pas seulement prendre connaissances des vérités, mais aussi à les vivre et à vivre avec elles. Comme le disait Goethe, il n'y a pas que la Nature qui soit insensible, il y a aussi l'Histoire car, pour paraphraser Spengler, on peut dire qu'elle détient plus de caractéristiques naturelles que nous voulons bien l'admettre. En conséquence, c'est avec indifférence qu'elle ignore nos espoirs et nos craintes".

Pour Heinz FRIEDRICH, ce qu'il y a de nietzschéen dans cela, c'est le diagnostic qui pose la décadence comme faiblesse vitale: "L'agent de la vie, le facteur favorisant l'éternel devenir, c'est, pour Nietzsche, la Volonté de Puissance". FRIEDRICH ajoute un avertissement: "La Volonté de Puissance, reconnue par Nietzsche comme principe vital, est tout autre chose que l'orgueil biologique et musculaire qu'aujourd'hui encore, l'on veut entendre par là". Cette conception vulgaire des choses est partagée par les adeptes de Nietzsche comme par ses adversaires). Cela siginifie tout simplement que toute vie a la pulsion de s'affirmer.

Spengler est plus qu'un disciple de Nietzsche: il le complète et le transforme. La contribution personnelle de Spengler à cette école de pensée est qu'il réalise quelque chose, qu'il a trouvé, chez Nietzsche, sous la forme d'un appel.

LES COULEURS DE LA VIE

Celui qui résiste au regard de la Gorgone, n'est pas détourné du monde. Bien au contraire, il voit le monde de manière plus intense, plus plastique, plus colorée. C'est cela la réalité paradoxale. Le regard des espérances, en revanche, ne veut voir que des cohérences, des lois et, de ce fait, détourne l'attention du particulier pour se perdre dans le général: il désenchante le monde.

Il faut se rendre compte combien les Weltanschauungen dominantes, qui sont un piètre mélange de la fade idéologie des Lumières et de christianisme sécularisé, ont, pour l'homme moyen, transformé le monde en un ensemble de schémas tristes. C'est le résultat d'une vision bien déterminée de l'Histoire (dans l'Histoire, l'homme décrypte le monde pour le comprendre). Dans cette vision, d'où la vie tient-elle sa valeur ? De quelque chose qui sera atteint dans un lointain futur après une longue évolution et après notre mort. Rien n'est soi-même; chaque chose n'existe qu'à partir du moment où elle signifie quelque chose d'autre, qui se trouve "derrière" elle.

La vie se voit alors réduite à une rationnalité moyenne, qui interdit toutes ces grandes effervescences qui entrainent soit vers le haut soit vers le bas; l'homme se meut alors dans un cadre étroit qui ne lui propose rien de plus que la satisfaction de ses besoins physiques. Au-dessus de ce cadre, souffle un tiède ventelet d'éthique behavioriste. Arnold GEHLEN appelait cela l'"eudémonisme de masse". Les masses sont constituées d'individus isolés, qui ne s'enracinent dans rien de solide, qui ne sont insérés dans aucune structure concrète, qui errent sans but dans le "général".

---

(3) Puppenspiel, le mot qu'employe Armin Mohler, signifie "guignol", "théâtre de marionnettes". Nous avons traduit "Maison de Poupées", en voulant faire allusion à la pièce d'Ibsen. Cet auteur norvégien ne s'est jamais lassé de critiquer le monde bourgeois. Et dire du monde bourgeois qu'il est une "Maison de Poupées", c'est souligner son souci d'échapper aux vicissitudes du monde et de l'Histoire. (n.d.t.)

(4) En Allemagne, la couleur rouge, en politique, est attribuée aux partis d'inspiration marxiste, communiste ou sociale-démocrate. La couleur brune aux nationaux-socialistes. La couleur noire aux partis confessionnels. Elle symbolise la soutane des prêtres. Aujourd'hui, une nouvelle couleur politique est née: la verte des écologistes. Le bleu est attribué aux libéraux. (n.d.t.)

C'est placé devant un tel arrière-plan que le cyclone spenglérien doit être compris: il brise la monotonie de ce qui prétend s'appeler "moderne" et ré-injecte, dans le monde, de vibrantes tonalités. Dans la vision spenglérienne de l'Histoire, l'homme n'incarne plus une quelconque "généralité", qu'il partagerait avec tous ses semblables. Bien au contraire, il appartient à une culture spécifique, qui ne peut être ramenée à quelque chose d'autre, mais qui a son propre sens. Chaque culture est de nature totalement cultuelle, parce que , dans tout ce qu'elle produit, ressort le symbole particulier auquel elle s'identifie et par lequel elle se distingue.

Spengler voit vivre ces cultures comme vivent des plantes, avec leurs phases de croissance et de décomposition. Chacune de ces phases de croissance occupe son propre rang. Quelle puissante mélodie résonne dans son évocation de la fin d'une culture ou du césarisme !

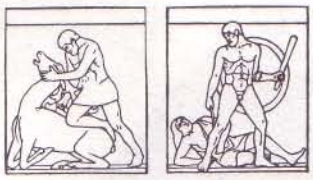
On citerait à plaisir des pages entières du premier volume du Déclin: "Une vie véritable se mène. Elle ne se détermine pas par l'intellect. Les vérités se situent au-delà de l'Histoire et de la vie...Les peuples de culture sont des formes jaillies du fleuve de l'existence...Pour moi, le peuple (Volk) est une unité d'âme (Seele)...Le regard libère des limites de l'éveil...Ce qui confère de la valeur à un fait singulier, est tout simplement la grande ou la faible puissance de son langage formel, la force de ses symboles. Au-delà du bien et du mal, du supérieur et de l'inférieur, du nécessaire et de l'idéal.

Il faut encore ajouter un dernier mot à propos de l'Allemand que fut Oswald Spengler. Celui-ci n'a pas évoqué la pluralité des cultures pour se sublimer dans l'exotisme. Il a écrit ses livres pour les Allemands qui vivaient l'effondrement du Reich. Spengler ne traine pas les Allemands devant un quelconque tribunal de la "généralité", mais les confronte à leur spécificité, dans le miroir de leur histoire. Dans tous les écrits de Spengler, on sent sa conviction que les Allemands ont joué, dans le passé, un rôle particulier et que les Prussiens en joueront un, dans l'avenir.

Ces convictions de Spengler dérangent évidemment tous ceux qui veulent maintenir la mentalité de frustrés qui règne aujourd'hui.

Armin MOHLER.

(traduction française: Robert Steuckers).



Cet article d'Armin Mohler a paru dans CRITICóN, en octobre 1980 (N.60/61). Ce numéro était intégralement consacré à la question allemande. Il célébrait également le dixième anniversaire de la revue et voulait, de ce fait, axer ses réflexions sur l'histoire nationale. Nous recommandons chaleureusement la lecture de cet excellent recueil.

A la suite de son article, Armin Mohler a publié une bibliographie que nous reproduisons telle quelle. Les germanistes pourront en tirer profit.

BIBLIOGRAPHIE OSWALD SPENGLER

Wo kein anderer Verlag angegeben ist, handelt es sich um Ausgaben der C. H. Beck'schen Verlagsbuchhandlung in München

ZU LEBZEITEN SPENGLERS

1918 erste Fassung von Band I des „Untergangs" (1. u. 2. Aufl.) bei Braumüller in Wien.

1920 *„Preußentum und Sozialismus"*, 99 S.

1921 *„Pessimismus?"*, Schriftenreihe der Preußischen Jahrbücher Nr. 4, 19 S., bei Georg Stilke in Berlin.

1922 – 1923 endgültige Fassung *„Der Untergang des Abendlandes. Umrisse einer Morphologie der Weltgeschichte"*, Band I: *„Gestalt und Wirklichkeit"*, XV + 537 S., ab 3. Aufl. 1923; Band II: *„Welthistorische Perspektiven"*, VII + 635 S., 1922; daraus Sonderdrucke: *„Der Staat"*, IV + 179 S., *„Die Wirtschaft"*, IV + 48 S., beide 1924.

1924 *„Neubau des deutschen Reiches"*, 104 S.

1924 *„Politische Pflichten der deutschen Jugend.* Rede", 29 S.

1931 *„Der Mensch und die Technik.* Beitrag zu einer Philosophie des Lebens", V + 88 S.

1932 *„Politische Schriften"*, XII + 337 S. Enthält: Preussentum und Sozialismus / Neubau des deutschen Reiches / Politische Pflichten der deutschen Jugend / Das Doppelantlitz Rußlands und die deutschen Ostprobleme / Neue Formen der Weltpolitik usw.

1933 *„Jahre der Entscheidung.* Erster Teil: Deutschland und die weltgeschichtliche Entwicklung", XIV + 165 S. (erschienen am 18. August; zweiter Teil nicht geschrieben).

NACHLASS-AUSGABEN
VON HILDEGARD KORNHARDT

(Nichte Spenglers, erste Nachlaßverwalterin)

1937 *„Reden und Aufsätze"*, IX + 295 S. Enthält: Heraklit (Spenglers Dissertation) / Der Sieger (Erzählung von 1910) / Pessimismus? / Nietzsche und sein Jahrhundert / Vom deutschen Volkscharakter / Der Streitwagen und seine Bedeutung für den Gang der Weltgeschichte / Ist Weltfriede möglich? usw.

1941 *„Gedanken"*, 130 S. (Anthologie von Aphorismen aus Gedrucktem und Ungedrucktem).

NACHLASS-AUSGABEN
VON ANTON MIRKO KOKTANEK

(zweiter Nachlaßverwalter, 1919—1978; hat das Verdienst, aus einem ungeordneten Haufen von Notizen das Spätwerk rekonstruiert zu haben)

1963 *„Briefe 1913—1936"*, 817 S., 7 Taf. (Briefe von und an Spengler).

1965 *„Urfragen.* Fragmente aus dem Nachlaß", XXX + 380 S., 1 Taf.

1966 *„Frühzeit der Weltgeschichte.* Fragmente aus dem Nachlaß", XX + 520 S.

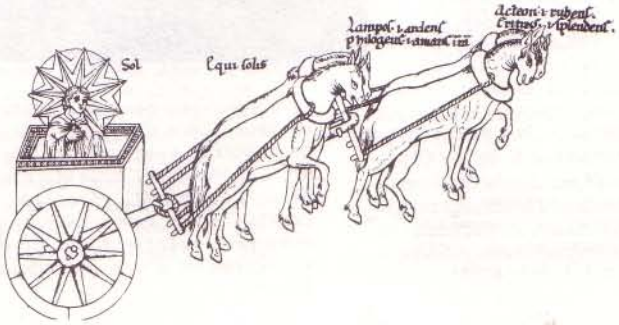
LITERATUR ÜBER SPENGLER

1968 *Anton Mirko Koktanek:* „Oswald Spengler in seiner Zeit", XXVII + 523 S., 25 Abb. auf Taf. u. 4 Abb. im Text (grundlegende Monographie für alle weitere Forschung).

Über die Flut der „Auseinandersetzungs"-Literatur über Spengler, seit 1922, liegt noch keine Bibliographie vor. Eine Wirkungsgeschichte Spenglers wäre dringend nötig — und aufschlußreich. Zum 100. Geburtstag brachte der Verlag Beck heraus:

1980 *Peter Christian Ludz* (Hrsg.): „Spengler heute. Sechs Essays", XII + 197 S. (hervorzuheben der französische Spengler-Spezialist Gilbert Merlio: „Spengler und die Technik").

Von Spenglers eigenen Werken meldet der Verlag im Jubiläumsjahr als „lieferbar" bloß: „Der Untergang des Abendlandes" (Ausgabe in 1 Bd) / „Der Mensch und die Technik" / „Gedanken" / „Urfragen". Jedoch als dtv-Taschenbuch Nr. 1535: „Jahre der Entscheidung".



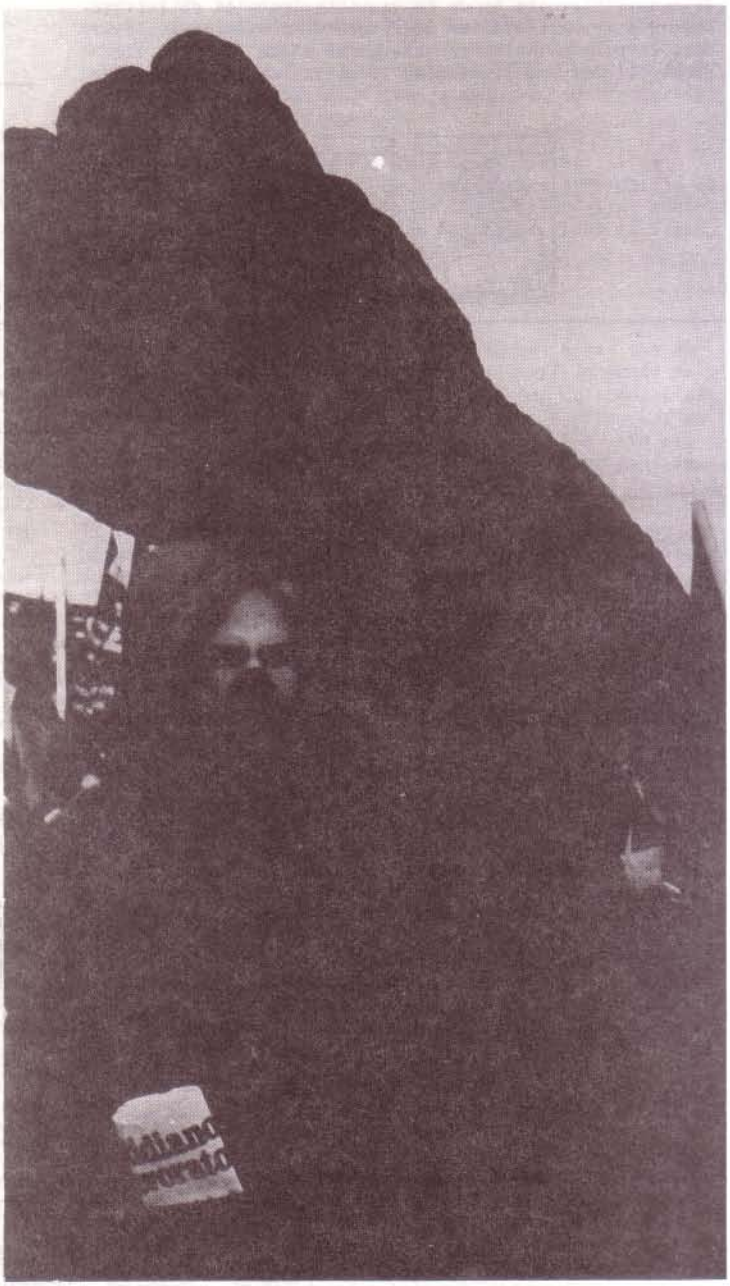
ALEXANDRE ZINOVIEV

Le Communisme comme réalité

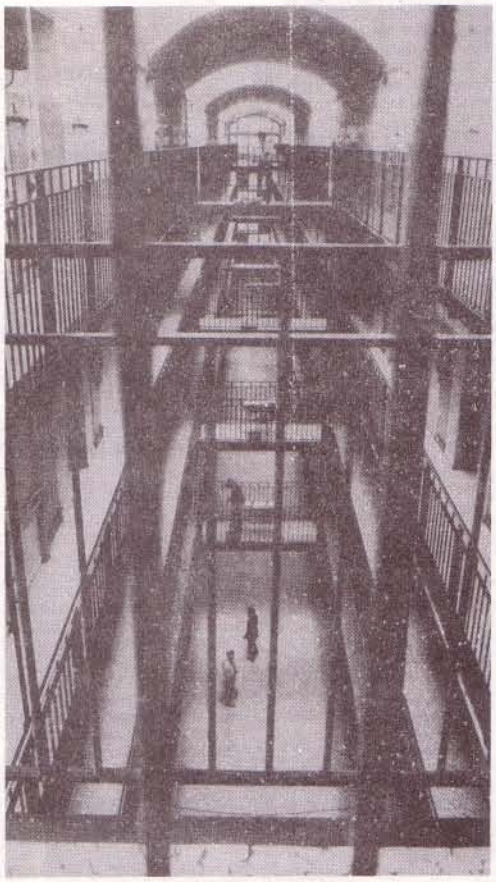
L'admirable auteur de "L'antichambre du Paradis", de "L'Avenir radieux" (Prix Médicis étranger, 1978), du volumineux "Les Hauteurs béantes" et de "Nous et l'Occident" -pour ne citer que ses ouvrages majeurs- vient de publier, aux éditions Julliard/L'Age d'Homme, un ouvrage qui expose, sous une forme qu'il estime simplifiée, sa théorie de la société communiste.
On pourrait croire qu'il s'agit d'un livre sur l'histoire de la société soviétique ou sur la sociologie de son système économique. Ce serait aborder la question du point de vue des idées abstraites, issues d'une certaine philosophie occidentale. Ou encore, étudier les implications des promesses généreuses que la veine utopiste investit dans le communisme pour en dynamiser la praxis politique. Alexandre ZINOVIEV ne veut pas perdre son temps à dénoncer cette société. Une telle démarche est négative et agit sur les émotions. Ce qu'il nous propose, c'est de comprendre. Parce que la compréhension s'adresse à la raison. "La dénonciation, écrit-il, a pour ennemi l'apologie, la compréhension - l'erreur." En s'assignant le rôle de celui qui veut faire comprendre, Alexandre ZINOVIEV ne s'intéressera qu'aux faits objectifs. Pour donner un exemple de sa méthode, ZINOVIEV nous parle du fait, observable en Union Soviétique, des milliers de travailleurs arrachés à leur milieu naturel et obligés de prester des tâches pénibles, dans de rudes conditions. Ce fait, s'il est présenté par un dénonciateur, sera perçu comme le résultat conscient de le malveillance de personnes particulièrement méchantes. Celui qui, au contraire, s'efforce de comprendre devra observer la démarche suivante: repérer la logicité de l'événement et exclure tout raisonnement sommairement binaire, classant les événements en phénomènes "bons" ou "mauvais". Le caractère "bon" ou "mauvais" est investi subjectivement et, en conséquence, une telle démarche s'interdit toute objectivité.

On se querelle beaucoup à propos de la terminologie à employer pour désigner le communisme. Certains lui préfère le vocable d'"oriental" sous prétexte qu'il prendrait une forme très différente si les idéaux marxistes avaient la possibilité de s'incarner dans un pays "occidental". Pour ZINOVIEV, de telles cogitations sont vaines. Le communisme est la mise en pratique des "idéaux les plus inéluctables de l'humanité". (p.15). En effet, notre auteur estime découvrir une constante anthropologique dans l'utilisation que font les hommes des mots. Le pouvoir de ces derniers est, sur les hommes, véritablement frappant. Ils utilisent, finalement, les mots, non pas pour fixer les résultats d'observations réelles, mais pour manipuler. La réalité passe ainsi au second plan. Dogmes et rêves participent d'un même refoulement des implications du réel. Alexandre ZINOVIEV a cette phrase terrible, qui n'est pas sans reflèter un certain pessimisme à propos de la nature humaine : "...la société communiste incarne les rêves séculaires d'un ordre social idéal où règnent l'abondance des objets et des moyens de consommation (matérielle et spirituelle), les conditions les plus favorables au développement de la personnalité des citoyens, les meilleurs rapports sociaux. Bref, tout ce qu'une conscience petite bourgeoise peut imaginer de mieux dans la vie de l'homme est attribué au communisme." (p.26). ZINOVIEV semble parfaitement conscient de cette actuelle planétarisation de l'esprit petit-bourgeois.

Si sa patrie, l'Union soviétique, lui apparait comme le lieu où cette mentalité a trouvé sa concrétisation la plus avancée, il reste convaincu que les faux schémas tranquillisants existent virtuellement dans toute la planète.
Mais, où de tels schémas s'enracinent-ils le plus précisément ? Pour ZINOVIEV, le communisme est un phénomène très naturel. Il est le fruit d'"un irrésistible appétit de survie", d'"un désir d'adaptation parmi la foule de ses semblables" et, enfin, d'"un besoin de sécurité". Alexandre ZINOVIEV appelle cet éventail de désirs et de besoins, l'esprit communautaire. Son vocabulaire diverge du nôtre. Il semble utiliser l'expression "esprit communautaire", là où nous préférerions nous servir des termes "esprit grégaire". Nous espérons qu'il ne s'agit pas d'une nuance qui aurait échappé aux traducteurs.
La civilisation (qui est artifice) serait, pour ZINOVIEV, née d'une résistance à cet esprit communautaire. Elle en modèrerait l'impétuosité, elle le canaliserait. La civi-



Le communisme que nous décrit Zinoviev est un communisme où toute idée de jeu, toute sentimentalité strictement personnelle sont exclues. Beaucoup d'adeptes du communisme, en Occident, voient, dans cette idéologie un moyen de se libérer des pressions sociales. Pour Zinoviev, au contraire, le communisme rend les pressions sociales encore plus intolérables. Ci-dessus, un manifestant italien, se réclamant d'une quelconque variante de l'idéologie gauchiste.



Le communisme est deux choses à la fois: il a un aspect héroïque et révolutionnaire. L'épopée de l'Armée Rouge à la conquête du pouvoir inspire certainement beaucoup de patriotes russes d'aujourd'hui. Trotsky, le premier commandant de l'Armée Rouge, en fit un instrument militaire très efficace. Le second aspect du communisme est l'univers carcéral que décrit, par exemple Arthur Koestler dans Le zéro et l'infini.

lisation serait, avant toute chose, une "autoprotection" de l'homme contre lui-même. Cependant, la force de l'esprit communautaire provient du fait qu'il va dans le "sens de l'histoire" alors que la civilisation est un mouvement qui va à contre-courant. Par le truchement de cette forme subtile de dualisme, ZINOVIEV se pose, si nous nous arrogeons la légitimité de faire une lecture métapolitique de son livre, comme un conservateur individualiste. L'esprit communautaire est l'élément "chute", comparable au thème du "péché originel" que le vieux conservatisme a toujours placé au centre de son anthropologie, pour, ensuite, en imprégner son discours politique. Ces idéologèmes remontent à Saint-Augustin. Après lui, on peut retrouver, dans l'histoire,la trace d'un pessimisme chrétien. Au XIXème siècle, des figures très en vue ont fortement contribué à consolider cette idéologie, surtout dans les débats qui les opposèrent à ceux qui étaient dénommés ou se dénommaient "libéraux". Parmi ces "chrétiens pessimistes", il y a des catholiques (l'Espagnol Donoso CORTES) et des protestants (le Danois Søren KIERKEGAARD, le Suisse Karl BARTH, l'Américain Reinhold NIEBUHR). Mais, celui qui a le plus insisté sur la doctrine du "péché originel", est le cardinal anglais, converti au catholicisme, John NEWMAN (1801-1890). Le fondement de sa pensée est une réfléxion sur la nature "dépravée" de l'homme. Si les conservateurs,dont la démarche est exclusivement politique,croient métaphoriquement à l'idéologème du "péché originel", le cardinal John NEWMAN y croyait littéralement.La nature pécheresse de l'homme oblige le moraliste (et aussi le politicien chrétien auquel incombe une tâche morale) à "construire" un barrage contre le déluge que peut constituer toute volonté livrée à elle-même, c'est-à-dire à la dépravation originelle. Bien entendu, pour NEWMAN, le barrage par excellence était l'Eglise catholique et romaine. D'autres conservateurs estimeront que des institutions différentes sont à même de jouer un rôle équivalent. Toute philosophie politique contient ces thèmes, qui, on le devine, sont récurrents. L'anticommunisme se justifie, tant chez ces classiques du vieux conservatisme que chez ZINOVIEV, parce qu'il représente le déchaînement des forces naturelles que la "civilisation" contrôlerait. La mentalité conservatrice est pourtant une forme de dualisme, car elle exclut a priori tout dynamisme, tout mouvement. Il faut toutefois un mouvement pour que naisse une institution qui, ultérieurement, exercera le contrôle. Des modifications constantes doivent néanmoins y être apportées. L'institution n'est jamais antéposée métaphysiquement, elle est réponse à une urgence, à une nécéssité. Dynamisme et stabilité sont appelés à coexister. Le philosophe FICHTE a été l'un des premier à raisonner sur la nature de "projet" qu'ont les institutions politiques et les Etats. Même les turbulences propres au fond "populaire", si elles sont canalisées -et non autoritairement refoulées- contribuent à bâtir ce que ZINOVIEV nomme la civilisation. Négliger totalement ces turbulences, c'est se condamner à la stérilité et à l'inéfficacité.

La démarche conservatrice a été complétée, grâce à une très attentive lecture de la pensée jugée "révolutionnaire" de FICHTE, par Arnold GEHLEN. Ce dernier ne rejette nullement la nécessité culturelle des institutions et leur rôle stabilisateur, mais démontre comment elles sont le produit de volontés. L'homme est le créateur de formes et, malgré le chaos instinctuel qu'il est, reste capable de produire ce qui domptera ce chaos, sans faire appel à un quelconque "arrière-monde". La nature humaine ne peut plus désormais se concevoir comme intrinsèquement mauvaise, c'est la faillite de l'anthropologie dualiste.

Le livre de ZINOVIEV a un côté exhaustif. Tous les aspects du communisme sont abordés; tous les arguments sont analysés, ce qui signifie que tout ce qui étonne, tout ce qui est innovation y est commenté dans de brefs chapitres d'une longueur proche de l'aphorisme.

Parmi ces courts chapitres, ZINOVIEV aborde le problème de l'adéquation ou de l'inadéquation de sa théorie du communisme à la définition généralement proposée en "Occident" du totalitarisme. Les auteurs libéraux-conservateurs américains (comme, par exemple Hannah ARENDT) comparent généralement la dictature hitlérienne au système stalinien; les deux formes de gouvernements seraient de nature semblable et ne divergeraient que par quelques formes superficielles. ZINOVIEV, lui, pense que la nature du gouvernement n'a qu'une importance secondaire. En Allemagne, écrit-il, les conditions de vie de la majorité de la population sont restées semblables à ce qu'elles étaient auparavant. Même s'il est légitime d'utiliser le terme de totalitarisme pour le national-socialisme, il faut le faire en sachant que la violence y est imposée par les dirigeants, donc par le haut et indépendamment de la structure sociale du pays. Le totalitarisme soviétique est issu de la structure même de la société. C'est pourquoi, ZINOVIEV préfère ne pas utiliser le mot "totalitarisme", pour définir le régime qui règne dans sa patrie. Il y a, pour lui, ressemblance avec le totalitarisme qu'aux moments de crise, de maturation et d'installation.

Reprenant ensuite sa définition de l'"idée communautaire", ZINOVIEV parle des lois qui régissent ce phénomène social, qu'il appelle aussi le communautarisme. Les communautés qui se forment pour répondre aux exigences élémentaires de sécurité, de production et de nutrition ou d'autoconservation. Il n'y a que quelques règles de conduite communautaristes et les hommes les assimilent

avec une rapidité étonnante. En voici quelques exemples: prendre plus qu'on ne donne; moins de risques et davantage de profits; moins de responsabilité et davantage de respect; moins de dépendance à l'égard des autres et davantage de dépendance des autres à l'égard de soi-même.

Ce panurgisme de la facilité affecte toutes les relations sociales de l'individu. Dans la société soviétique, ces relations se tissent presque exclusivement à partir du groupe de base qu'est la cellule. Là-bas, l'individu n'existe qu'en tant que membre d'une telle cellule. C'est dans ces limites restreintes que peuvent pleinement s'exercer les effets de cette nature humaine que ZINOVIEV pose comme "dépravée". Si l'on prend au sérieux l'idéologie d'égalité et de fraternité à laquelle aspire le christianisme depuis ses origines, ce collectivisme, dans l'abstrait, paraît parfaitement convenable. Dans le concret, en revanche, règne une sorte de loi de la jungle. Les moindres nécessités quotidiennes font l'objet de luttes acharnées entre tous. L'individu investit toutes ses énergies à trouver des combines, à être le bénéficiaire de favoritismes de tout genre. L'alignement s'opère inévitablement sur une moyenne de médiocrité et de sournoiserie.

La vie quotidienne et "communautaire" des Soviétiques, selon ZINOVIEV, ne laisse absolument aucune place à la réfléxion spirituelle ou à la culture. L'opinion courante imagine que les sociétés "occidentales" se caractérisent par l'isolement des individus. Le jugement n'est pas faux. Mais, la camaraderie promise par le communisme s'est muée en promiscuité. L'individu subit les railleries de ses semblables, est observé dans les moindres détails de son existence privée. De telles situations sont particulièrement pénibles pour l'homme de qualité. Il lui faudra supporter, sans fuite possible, les spécimens sociaux éternels: forbans, bavards, badauds, "fanas" et caporaux-chefs. En plus, s'ajouteront la médisance, les querelles de vanité et la calomnie. Il serait pourtant trop facile d'attribuer à la seule société soviétique, toutes les caractéristiques de cette dégradation lente des rapports humains. Les sociétés occidentales, "libérales avancées" ou sociales-démocrates sont au début du processus. Les querelles d'employés, les jalousies sublimées partiellement dans une consommation ostentatoire, sont les indices navrants d'un abrutissement qui, à coup sûr, sera généralisé. La nature "dépravée" de l'homme se manifeste dans les plaisirs de nuire, de ne rien faire ou de faire le moins possible, dans ce que les Allemands appellent la "Schadenfreude". L'idéologie égalitaire aboutit au culte de l'irresponsabilité totale, quelles que soient les idéologies qui prétendent l'incarner.

ZINOVIEV a prouvé qu'il n'était pas seulement un grand homme de lettres, mais aussi un fin sociologue. Si le vocabulaire qu'il emploie dans son livre semblera parfois très pesant au lecteur, ce sera un reflet du mortel ennui qui attend touts les sociétés chrétiennes (ou chrétiennes laïcisées) et industrialisées, avant de s'étendre à la planète entière.

Robert STEUCKERS.

Alexandre ZINOVIEV, Le communisme comme réalité, Julliard/L'Age d'Homme, 1981.

QU'EST-CE QU'ORIENTATIONS ?

ORIENTATIONS est une revue culturelle totalement indépendante; elle vise principalement à faire découvrir, au public d'expression française, des travaux effectués partout en Europe. Les thèmes qu'ORIENTATIONS abordera seront surtout: la politologie, la sociologie, la philosophie, la littérature, l'art et l'histoire.
ORIENTATIONS est dirigée par Robert Steuckers, qui en réalise la maquette et choisit les textes. Toute une équipe de traductrices et de traducteurs collabore à sa réalisation.
ORIENTATIONS se veut aussi une revue enracinée. Née dans le Brabant, elle entend se rappeler de l'histoire de cette terre, sans oublier celle des régions voisines.
Comment concilier une volonté européenne avec un souci de ses racines ?
La culture ne saurait être repli sur soi; elle est ouverture sur et vers le monde. Le sel d'une nation n'a jamais été constitué d'individus qui confondaient enracinement et encroûtement.
Aujourd'hui, plus que jamais, l'individu enraciné doit être désinstallé. L'individu enraciné doit l'être tout en déployant la volonté de vivre en découvreur. Demain, on se souviendra des seules régions qui ont donné, à de plus vastes ensembles, des décideurs, des découvreurs ou des poètes.

pour obtenir ORIENTATIONS, il faut écrire à

Robert STEUCKERS,
ORIENTATIONS,
B.P.B. n°41,
B-1970 WEZEMBEEK-OPPEM.

ORIENTATIONS ne s'obtient pas par abonnement, mais se vend au numéro, à un prix calculé par rapport au coût de production. Le prix de la revue varie selon le nombre de pages.
Ceux qui souhaitent soutenir l'initiative peuvent verser leur contribution au compte BBL n° 310-0049870-01 de Robert Steuckers.

Dans un prochain dossier, ORIENTATIONS compte faire découvrir à ses lecteurs la vie et l'oeuvre de Léopold ZIEGLER, penseur traditionaliste allemand qu'il faudra lire désormais avec Julius EVOLA; un dossier sur l'écrivain roumain CIORAN; une approche de l'oeuvre de MARSHALL Mc LUHAN; les livres que nous jugeons importants.

ORIENTATIONS n°1, Janvier 1982.

Editeur responsable: Robert Steuckers, B.P.B.n°41,1970 Wezembeek-Oppem